

106443

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL  
DES GARDES NATIONALES DE PARIS ET DE LA BANLIEUE.

# RAPPORTS



SUR

LES OPÉRATIONS ET LES FAITS MILITAIRES

AUXQUELS LA GARDE NATIONALE A PRIS PART,

DANS LES JOURNÉES DES 5 ET 6 JUIN.



*M. Papin - Le Boulanger, Capitaine 1<sup>er</sup>*

117822



# RAPPORTS

SUR

**LES OPÉRATIONS ET LES FAITS MILITAIRES**

**AUXQUELS LA GARDE NATIONALE A PRIS PART,**

**DANS LES JOURNÉES DES 5 ET 6 JUIN.**





106443

# RAPPORTS

SUR

LES OPÉRATIONS ET LES FAITS MILITAIRES

AUXQUELS LA GARDE NATIONALE A PRIS PART,

DANS LES JOURNÉES DES 5 ET 6 JUIN.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,

RUE DE VAUGIRARD, N° 9.

JUIN 1832.



# LETTRE

DE M. LE MARÉCHAL COMTE LOBAU

A M. LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.



Paris, le 12 juin 1832.

MONSIEUR LE MINISTRE,

Je rassemble en ce moment tous les élémens d'un rapport général sur les faits militaires auxquels ont pris part les gardes nationales et les troupes de ligne placées sous mon commandement pendant les journées des 5 et 6 juin. Dans des circonstances où soldats et citoyens ont rivalisé tous de zèle, de courage et de patriotisme, il est indispensable de rendre une égale, une exacte justice à tous; mais, comme les principales attaques ont eu lieu, par mes ordres, sur trois points différens, et que les officiers-généraux qui dirigeaient ces attaques m'ont déjà fait parvenir leurs rapports, je crois devoir, Monsieur le Ministre, m'empresser de vous les transmettre.

Le premier, sous le n° I, a été fait par M. Gabriel Delessert, qui commandait à la place des Victoires.

M. le général Schramm m'a fait parvenir, sous le n° II, le rapport de l'affaire dans laquelle il a dispersé les rebelles à la Bastille et dans le faubourg Saint-Antoine.

Sous le n° III, j'ai reçu de M. le général Sébastiani le précis des opérations qu'il a dirigées à l'Hôtel-de-Ville, dans les rues des Arcis et Saint-Martin, contre les maisons défendues opiniâtrément par les rebelles, tandis que M. le général Leydet attaquait sur un autre point.

2                    LETTRE DE M. LE MARÉCHAL COMTE LOBAU.

Ces rapports, Monsieur le Ministre, vous donneront une première idée de la résistance que firent les factieux et de la résolution que montrèrent les gardes nationales et la ligne.

La conduite de MM. les généraux Schramm, Leydet et Sébastiani a été telle qu'on devait l'attendre d'officiers aussi distingués et d'hommes aussi dévoués au gouvernement de juillet.

M. Gabriel Delessert, qui était né militaire, a, dans cette circonstance, ajouté encore à cette réputation de sang-froid, d'habileté, de courage, qu'il a constamment méritée.

J'espère, Monsieur le Ministre, pouvoir vous adresser dès demain le rapport général où j'aurai soin de réunir tous les renseignements et les faits particuliers constatés par MM. les chefs de légion et par les officiers de l'état-major; j'aurai souvent des noms à vous citer. Généreuse et puissante nation, Monsieur le Ministre, que celle qui peut compter, dans des temps de crise, un si grand nombre d'hommes prêts à se dévouer courageusement pour ses lois et ses institutions !

Agréez, Monsieur le Ministre, l'assurance de ma haute considération.

*Le maréchal de France, Commandant supérieur.*

Comte LOBAU.

Par ordre :

*Le chef d'état-major, JACQUEMINOT.*



---

N° I.

# RAPPORT

DE M. LE GÉNÉRAL GABRIEL DELESSERT.

Paris, le 8 juin 1832.

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

Le mardi 5 juin, à six heures du soir, il m'a été ordonné par M. le général Jacqueminot, chef de l'état-major général, de prendre deux compagnies du 14<sup>e</sup> régiment d'infanterie légère, et de me rendre à la place des Victoires et aux Petits-Pères, pour dégager ce quartier, qui venait d'être enlevé par les rebelles.

En arrivant à l'extrémité de la rue Neuve-des-Petits-Champs, je trouvai le poste de la Banque occupé par la troupe de ligne, désarmé, les hommes enfermés dans le corps-de-garde; je leur annonçai que dans peu d'instans je les ferais réarmer.

L'extrémité de la rue de la Feuillade était barricadée au moyen de fiacres renversés et de voitures de porteurs d'eau.

Voulant au plus vite dégager le poste de la mairie du troisième arrondissement, je pris à gauche par la rue des Petits-Pères, que je trouvai également barricadée au moyen de plusieurs voitures de porteurs d'eau; nous fûmes au même instant assaillis par quelques coups de feu tirés du milieu de cette rue; j'ordonnai aux soldats du 14<sup>e</sup> de faire feu et de dégager les barricades, cela fut fait en un clin-d'œil. Je me portai alors sur la place des

Petits-Pères, et fus joint par M. le colonel Loubers, qui, avec une quinzaine de gardes nationaux, avait bravement résisté à une troupe très nombreuse de rebelles qui, après avoir fait feu sur eux, avaient voulu les désarmer.

Je me portai aussitôt, avec un peloton du 14<sup>e</sup> léger, au coin de la rue du Mail et de la rue Vide-Gousset vers la place des Victoires, où était une autre barricade; nous y essayâmes un feu très vif partant de la place des Victoires et de la rue du Petit-Reposoir; les braves soldats du 14<sup>e</sup> y répondirent vigoureusement, et dégagèrent encore cette barricade; les factieux s'enfuirent alors de la place des Victoires, et nous nous y établîmes; il était sept heures et demie.

Je fis alors réarmer le poste de la Banque avec des armes fournies par l'état-major de la troisième légion, et le colonel Loubers fit battre le rappel dans les rues voisines par des tambours escortés; les gardes nationaux arrivèrent en grand nombre.

Je pris pour ligne de défense la rue Montmartre, et fis occuper les extrémités des rues du Mail, Montmartre, de la rue Notre-Dame-des-Victoires, et l'entrée de la rue du Petit-Reposoir; à mesure qu'il m'arrivait du monde, je régularisais ma position.

Les rebelles, embusqués dans une maison rue Montmartre, en face la rue des Fossés-Montmartre, et rue des Vieux-Augustins, continuèrent jusqu'à onze heures à inquiéter mes postes placés au bout de la rue des Fossés-Montmartre et au coin de la rue du Petit-Reposoir et de la place des Victoires.

Ils étaient derrière une forte barricade placée en travers de la rue Montmartre, près de la rue des Vieux-Augustins; ils occupaient cette rue jusqu'à la rue des Vieux-Augustins, où ils avaient une autre forte barricade au coin de la rue du Petit-Reposoir, ils étaient nombreux et faisaient un feu très nourri sur tout ce qui paraissait dans ces rues.

A deux heures, on vint me dire qu'un détachement de la troisième légion et un détachement de voltigeurs du 14<sup>e</sup> léger, entraînés par un peu trop d'ardeur, étaient engagés dans le passage du Saumon, où ils avaient pénétré par la rue Neuve-Saint-Eustache et la rue Montorgueil, et qu'ils y soutenaient un combat meurtrier.

Les gardes nationaux de la troisième légion voulaient à toute force aller enlever la barricade de la rue Montmartre, pour pénétrer par cette rue dans le passage du Saumon et dégager leurs camarades ; il faisait une nuit très obscure, les réverbères étaient brisés, la barricade était perfectionnée, on entendait assez de mouvement pour croire que les rebelles qui la défendaient étaient très nombreux ; il était évident qu'en l'attaquant de nuit, on sacrifierait beaucoup de monde sans être sûr de réussir ; je me refusai aux vives sollicitations de ces braves gens, voulant attendre la pointe du jour pour faire enlever ces barricades ; cependant la compagnie Chéreau, de la troisième légion, fut envoyée avec un détachement de ligne, par les rues Neuve-Saint-Eustache et Montorgueil, pour dégager la troupe qui combattait dans le passage du Saumon. Ce capitaine et la troupe sous ses ordres, garde nationale et troupe de ligne, s'acquittèrent parfaitement de leur mission, et revinrent avec leurs camarades, dont plusieurs avaient été blessés, entr'autres le brave lieutenant de voltigeurs au 14<sup>e</sup>, M. Dunoüe.

Dans l'intervalle, les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> bataillons de la première légion étaient arrivés ; je les avais établis sur la place des Victoires. Vers trois heures du matin, le 2<sup>e</sup> bataillon de la première légion, reçut ordre de suivre la colonne du colonel Feisthamel, et se mit en mouvement sous les ordres du colonel Marmier et du commandant Aversène. Il ne tarda pas à être vivement engagé.

Au petit jour, les barricades de la rue Montmartre et de la rue du Petit-Reposoir furent attaquées et enlevées par des détachements des première et troisième légions, des 14<sup>e</sup> léger et 38<sup>e</sup> de ligne ; je donnai ordre

de fouiller les maisons d'où on avait tiré; on y arrêta successivement plus de deux cent cinquante rebelles, qui furent conduits aux Petits-Pères. Dans le nombre était un élève de l'École Polytechnique, des artilleurs de la garde nationale, et quelques gardes nationaux; un grand nombre d'armes furent saisies ainsi que des munitions, et entr'autres plusieurs livres de lingots dont ces misérables se servaient pour rendre les blessures plus dangereuses; on eut beaucoup de peine à empêcher les gardes nationaux et la troupe de ligne de faire immédiatement justice de cette bande de brigands.

A huit heures du matin, je reçus deux beaux bataillons de gardes nationales de la banlieue, l'un de Vaugirard et Grenelle, commandé par M. le chef de bataillon Gautier, député; l'autre de Montrouge, commandé par M. Dargère, chef de bataillon, qui relevèrent les bataillons de la première légion; je fus aussi renforcé par le brave 4<sup>e</sup> bataillon de la deuxième légion. Il fut fait de fortes patrouilles dans le quartier, surtout du côté des Halles, où l'on continuait à tirer sur la troupe, et en particulier vers la pointe Saint-Eustache, les Piliers des Halles, et vers la rue des Prouvaires. Une de ces patrouilles, composée d'une partie de la 4<sup>e</sup> compagnie du 4<sup>e</sup> bataillon de la deuxième légion, eut à essuyer un feu très vif. Le brave lieutenant Geoffroy, qui la commandait, fut grièvement blessé. La garde nationale et la ligne firent encore quelques pertes dans ces divers engagements; enfin, à cinq heures du soir, le feu avait cessé partout.

A six heures, je remerciai le 4<sup>e</sup> bataillon de la deuxième légion et les deux bataillons de la banlieue, qui étaient sous les armes depuis vingt-quatre heures.

A six heures et demie, toute la troisième légion de Paris se trouva réunie de nouveau plus belle et plus nombreuse que jamais, quoique ayant combattu toute la nuit; elle occupa toutes les issues du quartier en le couvrant de ses nombreuses patrouilles.

Je ne puis assez, Monsieur le Maréchal, rendre hommage à la valeur, au

sang-froid, à la discipline et à l'obéissance toute militaire des braves gardes nationaux que vous m'avez fait l'honneur de mettre sous mon commandement; il me serait impossible d'exprimer l'admiration que mérite tant de dévouement et tant d'amour de son pays; pas un homme n'a hésité dans l'accomplissement de ce glorieux devoir, et l'apparence du danger animait encore la valeur de ces dignes citoyens; l'excellente troupe de ligne était partout en rivalité avec nos hommes, qui voulaient, à l'envi de ces braves frères d'armes, leur montrer ce que peuvent des soldats-citoyens combattant pour l'ordre contre le brigandage.

Je voudrais pouvoir vous nommer tous ces braves gens, Monsieur le Maréchal, puisque tous ont bien mérité de la patrie; vous me permettrez de vous dire combien j'ai à me louer des excellents services de M. le colonel Loubers, de M. le lieutenant-colonel Besson; de MM. les commandans Richard, Montulé, Gerbeaux, Delessert; de MM. les capitaines Chéreau, Chapuis, Vernes, etc., de la troisième légion; de M. le colonel Marmier; MM. les commandans Aversène et Roussel de la première légion; Lefèvre et Selves de la deuxième; Gautier et Dargère des bataillons de Vaugirard et Montrouge; le bataillon de Vaugirard a enlevé plusieurs barricades dans une patrouille qu'il a faite le 6 au matin.

Je dois vous signaler aussi, Monsieur le Maréchal, les *quatre secondes* compagnies de grenadiers de la troisième légion, qui sont arrivées, et ont bien servi.

Les artilleurs Contzen et Monnier, de la troisième légion, sont venus prendre chacun un fusil, et ont constamment servi avec un zèle et un dévouement qui tendait à faire voir à leurs camarades qu'ils étaient dignes d'un meilleur habit.

Le tambour-major Pélissier, de la troisième légion, a été seul attaquer deux misérables qui, retranchés derrière les piliers des Halles, tiraient à couvert sur notre troupe, et avaient tué plusieurs des nôtres; il a tué l'un

8      RAPPORT DE M. LE GÉNÉRAL GABRIEL DELESSERT.

et blessé l'autre, qu'il a ramené prisonnier. Je sollicite votre bienveillance en sa faveur.

Je dois surtout vous inviter à signaler à M. le Ministre de la guerre l'admirable conduite des troupes de ligne sous mes ordres; il est impossible de mieux servir. Je vous supplie, Monsieur le Maréchal, de solliciter les bonnes grâces du Ministre en faveur du chef de bataillon Beissac, du 14<sup>e</sup> léger, qui m'a rendu les plus grands services; du commandant Moureau, du 16<sup>e</sup> de ligne; du capitaine Prévôt, du 14<sup>e</sup> léger, *grièvement blessé*; du capitaine Gilbert et du lieutenant Dessort, du 14<sup>e</sup> léger; du lieutenant de voltigeurs Dunoüe, du 14<sup>e</sup> léger, *blessé*; du capitaine Bricard, du 38<sup>e</sup>, qui a contribué essentiellement à l'enlèvement de la barricade de la rue des Vieux-Augustins; du capitaine Gest, du 16<sup>e</sup> de ligne.

Je finis, Monsieur le Maréchal, en rendant hommage à l'activité et au zèle des officiers d'état-major placés sous mes ordres; je ne puis assez me louer de l'assistance de MM. les capitaines Montalivet, Philippe, Dupont et Cointet, et du capitaine d'état-major de la place, Breidenbach, qui a eu un cheval tué sous lui chargeant dans la rue des Vieux-Augustins, à la tête d'un détachement de dragons.

Veuillez recevoir, Monsieur le Maréchal, la nouvelle expression de mes sentimens respectueux.

*Le Général de brigade, Gabriel DELESSERT.*

Pour copie conforme,

*Le Chef d'état-major-général, JACQUEMINOT.*

---

N° II.

# RAPPORT

## DE M. LE GÉNÉRAL SCHRAMM.

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

J'ai l'honneur de vous rendre compte des opérations de la colonne que, d'après vos ordres, je dus conduire, le 6 juin au matin, à l'attaque de la place de la Bastille et du faubourg Saint-Antoine, occupés par les rebelles. Cette colonne était composée du 1<sup>er</sup> bataillon du 3<sup>e</sup> léger, marchant en tête, de deux pièces d'artillerie ; ~~d'un bataillon de la~~ deuxième légion de la garde nationale de la banlieue, fort d'environ 400 hommes, et du 1<sup>er</sup> bataillon du 2<sup>e</sup> léger. Je partis avec elle à six heures du matin, en débouchant de la place du Carrousel, suivant les quais et passant sur la place du Châtelet, occupée alors par deux bataillons du 25<sup>e</sup> de ligne. Au-delà de cette place, plusieurs barricades, formées depuis la veille à l'entrée des rues donnant sur le quai de Gèvres, furent détruites par les sapeurs du 3<sup>e</sup> léger et les matériaux qui les composaient jetés à la rivière. Plusieurs barricades paraissaient élevées dans la rue Planche-Mibray. Je donnai l'ordre aux carabiniers du 3<sup>e</sup> léger d'aller les enlever, tandis que la colonne continuait sa marche jusqu'à la place de Grève. La première le fut sans résistance, mais à la seconde, située trente ou quarante pas plus loin, une vive fusillade, partie de derrière le retranchement, et des fenêtres, accueillit les carabiniers, qui perdirent un homme tué et eurent

plusieurs blessés. La barricade fut cependant enlevée; mais cette vive résistance annonçant que les rebelles étaient en force sur ce point, je fis partir une des compagnies du 2<sup>e</sup> bataillon du 3<sup>e</sup> léger, qui était en réserve sur la place de Grève, pour relever les carabiniers, qui vinrent me rejoindre. Cette compagnie, qui devait au besoin être soutenue par les autres de son bataillon, que je laissai en réserve sur la place, était destinée à contenir les rebelles et à les empêcher de se porter sur les derrières de ma colonne. Ici les gardes nationaux de la banlieue, auxquels il n'avait pas été distribué de cartouches, témoignèrent de l'hésitation; beaucoup d'entre eux refusaient d'aller plus loin sans munitions. Je leur fis alors distribuer deux ou trois cartouches par homme, prises sur celles des bataillons de la ligne, et M. le général Tourton, de la garde nationale, qui m'avait accompagné, en envoya chercher à la Préfecture de police. Cet incident me fit rester à peu près une heure sur la place de Grève, et, pendant cette halte, l'hésitation qu'avait d'abord témoignée la banlieue, et qui était bien naturelle à des hommes qu'on mène au combat sans leur donner les moyens de faire usage de leurs armes, me détermina à donner l'ordre au lieutenant-colonel du 16<sup>e</sup> de ligne, qui venait de rentrer à l'*Ave-Maria* avec une portion de ce régiment, de se porter sur la place de la Bastille pour soutenir ma droite, en se dirigeant de manière à déboucher sur cette place par le boulevard Bourdon. Je fis également porter sur ce point deux escadrons du 6<sup>e</sup> de dragons, casernés aux Célestins, que je destinai à assurer le résultat de notre attaque. Mes troupes débouchèrent alors de la place de Grève. Le colonel Fournier, du 3<sup>e</sup> léger, avec le 1<sup>er</sup> bataillon de son régiment, et un demi-bataillon de la banlieue, se porta sur le point d'attaque par la rue Saint-Antoine, tandis que le 12<sup>e</sup> léger, l'artillerie, et l'autre demi-bataillon de la banlieue, dirigés par moi, marchaient par la Vieille rue du Temple, et débouchaient, par la rue du Calvaire, sur le boulevard Saint-Antoine, où plusieurs barricades furent



prises sans résistance. Cette dernière colonne, avec laquelle marchait également le colonel Feisthamel, dut faire ce détour pour arriver au point où la garde municipale avait été forcée de s'arrêter devant les rebelles, à la pointe du jour.

Les insurgés occupaient la place de la Bastille et le faubourg Saint-Antoine. Une première barricade s'étendait depuis l'Éléphant à gauche jusqu'au canal à droite; une seconde en arrière fermait l'entrée de la rue du Faubourg, dont les premières maisons étaient occupées, et d'autres barricades fermaient tous les débouchés des petites rues adjacentes. Les colonnes du colonel Fournier et du lieutenant-colonel Févelas, accompagnées de dragons, arrivèrent les premières, la mienne ayant été un peu retardée par le détour qu'elle dut faire. La première barricade fut enlevée au pas de course par le 16<sup>e</sup> de ligne, et par le demi-bataillon de la banlieue de la colonne Fournier, qui se conduisit avec un courage et une impétuosité au-dessus de tout éloge. Cette attaque fut si prompte que nous n'eûmes pas un blessé. L'ennemi laissa quelques morts sur la place. J'arrivai dans ce moment par le boulevard avec mes deux bataillons et mes deux pièces de canon, après avoir fait fouiller toutes les rues à gauche du boulevard au-delà du canal. J'appris que quelques centaines de rebelles, outre ceux qui nous fusillaient des fenêtres, étaient réunis en masse à l'entrée du faubourg, dans une des petites rues adjacentes à la rue de Charenton. Je fis attaquer immédiatement le faubourg; mes deux pièces d'artillerie, placées en batterie au milieu de la place, lancèrent quelques boulets sur la maison n<sup>o</sup> 1 de la rue principale d'où partait le feu le plus vif, et le bataillon du 3<sup>e</sup> léger, formé en colonne serrée, s'élança dans la rue du Faubourg Saint-Antoine, renversant la barricade élevée à l'entrée, et dirigeant un feu nourri sur les fenêtres d'où tiraient les rebelles. A peine cette colonne avait-elle pénétré dans le faubourg, que douze grenadiers du 16<sup>e</sup> de ligne qui venaient d'occuper l'en-

trée de la rue, enfoncèrent la porte du n° 1, et trouvèrent le sieur Pépin, capitaine de la garde nationale, revêtu de son uniforme, décoré de juillet, qui venait de tirer sur nous, et de blesser plusieurs de nos soldats. Il tenta encore de se défendre, en appuyant un pistolet sur la poitrine du grenadier Pâris, mais heureusement le coup ne partit pas, et le grenadier fit grâce de la vie à son adversaire, entraîné au milieu du bataillon exaspéré, qui allait le mettre en pièces si je n'étais accouru pour l'arracher d'entre les mains des soldats. Ses épaulettes lui furent arrachées, et il fut remis à la garde nationale indignée. Les autres défenseurs de la maison avaient pu se sauver par les derrières; mais on y trouva quatorze fusils de munition, dont l'état attestait qu'ils venaient de servir. Sentant la nécessité d'occuper promptement tout le faubourg, le 3<sup>e</sup> léger reçut l'ordre de se porter rapidement jusqu'à la barrière du Trône, pour prendre les rebelles entre deux feux. Quelques compagnies du 25<sup>e</sup> de ligne, qui venaient d'arriver, avec un bataillon du 38<sup>e</sup> envoyé pour me soutenir, se portèrent dans la rue de Charenton jusqu'à hauteur de l'hospice des Orphelins, et durent prendre ensuite sur leur gauche pour venir s'établir dans la grande rue du Faubourg. Dans le même moment, quelques compagnies du 16<sup>e</sup> de ligne détruisaient les barricades des petites rues à gauche de la place; le 7<sup>e</sup> bataillon du 12<sup>e</sup> léger prenait position sur la place, en avant des dragons, et les gardes nationaux de la banlieue occupaient les issues de la rue Saint-Antoine et de toutes celles qui débouchent de la ville sur la place.

Ces mouvemens, exécutés rapidement, et les quelques coups de canon qui avaient été tirés, intimidèrent tellement les insurgés, qu'ils disparurent bientôt, et allèrent sans doute rejoindre leurs compagnons dans la rue Saint-Martin, car nous demeurâmes paisibles possesseurs du faubourg, où nos soldats, qui vinrent s'échelonner dans la rue du Faubourg Saint-Antoine jusqu'à la barrière, furent reçus comme des sauveurs par la popula-

tion, étrangère à ces désordres. Les barricades élevées à droite et à gauche du canal avaient été détruites ; mais, informé, vers le milieu de la journée, que quelques insurgés s'occupaient à les reconstruire près des ponts de la Gare et d'Austerlitz, j'y envoyai un bataillon du 38<sup>e</sup>, qui venait d'arriver avec le 5<sup>e</sup> de lanciers, conduit par le général Lavoëstine. Ce bataillon culbuta les barricades dans le canal, et prit position au pont d'Austerlitz, avec un escadron de lanciers qu'y dirigea le général Lavoëstine. Ces troupes demeurèrent sur ce point jusqu'après le passage du Roi, qui vint sur les lieux recevoir les témoignages de respect et de dévouement de la population du faubourg et des troupes qui l'occupaient.

Pendant la prise du faubourg Saint-Antoine, une compagnie du 12<sup>e</sup> léger avait fouillé la maison du sieur Bastide, marchand de bois, près du boulevard, d'où le matin on avait tiré sur une reconnaissance de la garde municipale.

A cinq heures, tout étant parfaitement tranquille, je fis retirer les troupes, à l'exception du bataillon de 12<sup>e</sup> léger, qui resta sur la place de la Bastille, où il passa la nuit. Le commandant avait reçu l'ordre de s'entendre avec le colonel de la huitième légion de la garde nationale, pour les patrouilles à faire et les mesures à prendre pour le maintien de l'ordre. Il devait, au besoin, être soutenu par les deux bataillons du 16<sup>e</sup> de ligne casernés à l'Ave-Maria, et par les dragons du 6<sup>e</sup> régiment établis aux Célestins.

Telles sont, Monsieur le Maréchal, les dispositions que j'ai cru devoir prendre pour assurer l'exécution des ordres que vous m'aviez donnés de m'emparer à tout prix du faubourg Saint-Antoine. La vivacité de l'attaque, l'ardeur de nos soldats, ont sans doute préservé ma colonne des pertes qui auraient pu résulter d'un tâtonnement. La marche sur les flancs de la colonne principale a tellement intimidé les rebelles, qu'à l'exception de quatre ou cinq maisons que j'ai fait enfoncer, tout le faubourg est resté paisible spectateur. Les bataillons, échelonnés comme vous les avez trouvés, en assurant nos communications, ont maintenu la tranquillité, et

ont permis aux gardes nationaux, retenus jusqu'alors comme prisonniers dans leurs maisons, de pouvoir se réunir, et de faire à leur tour le service de patrouilles. Tout paraissait fort tranquille, et le 3<sup>e</sup> léger, qui occupait la barrière du Trône, venait de commencer une distribution de pain, quand tout à coup il fut assailli par une décharge de mousqueterie tirée d'une maison située à l'extrémité du faubourg. Un homme fut tué. Aussitôt la maison fut investie, enfoncée, et les insurgés pris au nombre de douze. Ce fut le dernier acte de témérité du parti rebelle.

Les troupes sous mes ordres ont rivalisé de zèle, officiers, sous-officiers et soldats; tous ont compris leur mission, et s'en sont acquittés avec sang-froid et intrépidité. Nous n'avons eu à déplorer que la perte de cinq à six hommes tués et d'une douzaine de blessés. Parmi les personnes qui se sont le plus distinguées, je citerai le colonel Fournier du 3<sup>e</sup> léger, et le lieutenant-colonel Févelas du 16<sup>e</sup> de ligne, qui ont dirigé avec intelligence les colonnes qu'ils commandaient séparément.

Je dois vous faire observer, Monsieur le Maréchal, que, m'ayant fait avertir par un de vos officiers de faire porter quelques secours dans la rue Saint-Martin, je dirigeai un bataillon du 38<sup>e</sup> avec les deux pièces d'artillerie et cinquante dragons, qui se rendirent en toute hâte sur le point d'attaque par l'entrée de la rue Saint-Martin donnant sur le boulevard. Cette colonne arriva à temps pour remplacer un bataillon du 25<sup>e</sup> de ligne qui allait se retirer n'ayant plus de munitions. A son arrivée, elle se mit sous les ordres du général Leydet, comme je le lui avais ordonné.

Je suis avec respect,

Monsieur le Maréchal,

Votre très humble et très obéissant serviteur,  
*Le maréchal-de-camp commandant la 1<sup>re</sup> brigade  
de la garnison de Paris,*

Vicomte SCHRAMM.

---

N° III.

# RAPPORT

DE M. LE GÉNÉRAL TIBURCE SÉBASTIANI.

Paris, le 7 juin 1832.

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

Conformément à vos ordres, je me suis rendu hier à l'Hôtel-de-Ville à neuf heures du matin, pour y prendre le commandement du 42<sup>e</sup> de ligne et des 3<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> légers, que vous aviez bien voulu me confier. A mon arrivée, les ponts et les quais, depuis le Louvre jusqu'à l'Arsenal, étaient occupés par la garde nationale et les troupes de ligne. On échangeait encore quelques coups de fusil sur la rive gauche de la Seine; mais aucune résistance ne paraissait y être organisée. La communication des quais de la rive droite n'était inquiétée que par quelques coups de fusil tirés des rues adjacentes et par une maison située vis-à-vis le pont Notre-Dame, dans le prolongement de la rue Planche-Mibray.

Les révoltés se trouvaient donc entièrement rejetés dans l'intérieur de Paris, et d'après les renseignemens que je recueillis de M. le Préfet de la Seine et de plusieurs agens de l'administration, le quartier Saint-Merry paraissait être le centre des opérations qu'ils se proposaient encore de tenter.

Je me transportai devant la maison de la rue Planche-Mibray, sur le quai d'où l'on inquiétait les troupes placées sur le pont Notre-Dame.

Le colonel Martin, du 12<sup>e</sup> léger, qui m'accompagnait, eut son cheval tué sous lui pendant que j'examinais la position. Je me décidai sur-le-champ à faire enlever cette maison ; une compagnie de voltigeurs enfonça les portes, tua quelques hommes qui faisaient résistance, et en conduisit plusieurs à la Préfecture de la Seine.

De retour sur la place de Grève, je dirigeai sur les rues adjacentes une reconnaissance sous les ordres de M. le capitaine de Salles, officier d'une haute distinction et qui a rendu de véritables services dans cette circonstance. Cette colonne pénétra dans la rue Saint-Antoine, n'y trouva aucune résistance, et parcourut sans obstacles les rues de la Tixeranderie, de la Poterie et de la Verrerie. En débouchant dans la rue des Arcis, elle fut accueillie à coups de fusil. Là, une résistance sérieuse avait été organisée : les voltigeurs furent arrêtés par un feu bien nourri, et on fit pleuvoir sur eux des pavés et une grande quantité de morceaux de tuile, tandis que des hommes placés derrière des barricades les défendaient vigoureusement.

Informé de cet incident et voulant reconnaître la position qu'on nous disputait si vivement, je me mis à la tête de deux compagnies du 3<sup>e</sup> ou du 12<sup>e</sup> léger, et je fis enlever les deux premières barricades. Une compagnie de la garde nationale, qui appuyait notre mouvement, vint s'établir devant l'église Saint-Merry, et je reconnus que la résistance était le plus fortement organisée à l'embranchement des rues des Arcis, Saint-Martin, Saint-Merry et Aubry-le-Boucher. Là, des barricades en pavés avaient été établies dans chacune de ces rues. Les quatre maisons qui forment les carrefours étaient barricadées, et on lançait de toutes les fenêtres des pavés, des pierres et des morceaux de bois. La rue Saint-Martin me parut, autant que la vue pouvait s'étendre, coupée par de nombreuses barricades qu'il fallait nécessairement enlever pour se mettre en communication avec le boulevard. J'en rendis compte à M. le commandant

en chef de la garde nationale, je lui demandai un bataillon de plus, en lui représentant la nécessité d'en finir sur ce point avant la nuit et de débarrasser promptement l'Hôtel-de-Ville d'un voisinage aussi dangereux.

En revenant de l'Hôtel-de-Ville, je fus entouré par une foule d'habitans du quartier qui, aux cris de *vive le Roi ! vive la Liberté !* me témoignèrent combien ils étaient affligés de la tentative insensée qui nous forçait de combattre. Ils nous donnèrent tous les renseignemens dont nous avons besoin, et plusieurs demandèrent à se joindre à nous lorsque nous nous porterions en avant.

Vers deux heures, après le passage du Roi, M. le Maréchal-Commandant en chef la garde nationale ayant mis à ma disposition un bataillon et demi du 42<sup>e</sup> de ligne, et quelques compagnies du 1<sup>er</sup> de ligne, commandés par le colonel Hensch, je formai deux colonnes d'attaque. La première, sur le quai, était composée du 1<sup>er</sup> de ligne et de quelques hommes de la garde nationale, sous les ordres du général Leydet, et elle eut pour mission de balayer la rue des Arcis jusqu'à l'église Saint-Méry, d'enlever les barricades; de pénétrer dans toutes les maisons des fenêtres desquelles on tirerait sur elles. Je me portai moi-même jusqu'à une certaine hauteur, et je revins ensuite sur la place de Grève, où je formai la seconde colonne qui fut composée des troupes du 42<sup>e</sup> de ligne et d'un détachement de garde nationale. Cette colonne déboucha de la place de l'Hôtel-de-Ville et dut s'emparer du quartier Saint-Méry et surtout des maisons que j'avais reconnues le matin. Je laissai pour garder l'Hôtel-de-Ville, un bataillon du 12<sup>e</sup> léger et un bataillon de garde nationale de banlieue. J'avais, en outre, en réserve sur la place, une partie du 3<sup>e</sup> léger et une pièce de canon chargée à mitraille. La colonne du 42<sup>e</sup> traversa la rue de la Tixerandrie et celle de la Poterie, et tandis que la colonne que dirigeait le général Leydet par la rue Planche-Mibray

et la rue des Arcis, se présentait devant l'église Saint-Méry qu'on avait fermée, je tournai l'église avec l'autre colonne par la rue Brisemiche; je pénétrai dans la rue Saint-Méry, et je fis aborder les barricades que j'avais reconnues le matin.

Les portes des maisons voisines furent enfoncées après une vive résistance. Les soldats y pénétrèrent, tuèrent tout ce qui se défendit, et conduisirent plusieurs prisonniers à l'Hôtel-de-Ville.

On trouva dans ces maisons beaucoup de fusils et de sabres, des caisses de pistolets, de la poudre, et jusqu'à des boulets; c'était, comme je l'avais présumé le matin, le centre des opérations des insurgés, le point d'où ils espéraient gagner l'Hôtel-de-Ville. Je laissai dans ces maisons une compagnie du 42<sup>e</sup>, pour couvrir nos communications et empêcher qu'on essayât de les reprendre. Les deux colonnes, réunies en une seule, s'élancèrent ensuite, le tambour battant la charge, à l'entrée de la rue Saint-Martin. A chaque barricade, nous étions accueillis par le feu des maisons voisines, et accablés de morceaux de tuile. Je fis enfoncer les portes de toutes celles qui essayèrent ainsi de nous arrêter. On se battit dans les escaliers et dans les appartemens; mais partout l'avantage demeura à nos soldats. A cinq heures, nous arrivâmes à l'église Saint-Nicolas; le feu cessa alors dans toute la rue, et nous nous trouvâmes en communication avec les troupes qui occupaient le boulevard. Dès que le feu eut cessé, les habitans de tous les quartiers que nous venions de parcourir se montrèrent dans les rues; ils nous accueillirent aux cris de *vive le Roi! vive la Liberté!* nous témoignèrent leur joie du succès que nous venions d'obtenir, et leur indignation de l'attentat qui avait troublé, pendant deux jours, la tranquillité de la capitale. Les troupes fraternisèrent avec eux, et la plus parfaite harmonie régna dès lors entre la population et la ligne, qui fut saluée, à son retour, par la garde nationale, aux cris de *vive le Roi! vive la Ligne!*



J'ai été extrêmement content de toutes les troupes que j'avais sous mes ordres; il n'est pas possible de montrer plus de courage et de dévouement que nos jeunes soldats du 1<sup>er</sup> et du 42<sup>e</sup> de ligne. Les gardes nationaux qui s'étaient joints à nous rivalisaient de zèle avec les soldats, et se tenaient constamment aux premiers rangs. J'aurai l'honneur de vous soumettre, Monsieur le Maréchal, quelques demandes de récompenses pour ces braves régimens, qui se sont montrés dignes de toute la bienveillance du Roi. Nous avons perdu quelques soldats; plusieurs officiers ont été blessés. Je citerai particulièrement le brave colonel Hensch, du 42<sup>e</sup>, qui a été atteint d'une balle à la jambe, étant avec la colonne que je dirigeais moi-même; sa blessure est heureusement sans danger, et il ne tardera pas à reparaitre à la tête de son régiment. Je dois vous signaler particulièrement, Monsieur le Maréchal, le capitaine d'état-major M. de Salles, qui a montré dans cette circonstance du zèle, de l'activité et du courage.

M. le capitaine de Sercey, mon officier d'ordonnance, a rendu des services essentiels dans cette journée; il s'est mis à la tête des détachemens pour pénétrer dans les maisons.

Plusieurs officiers, sous-officiers et soldats de la ligne se sont distingués sous mes yeux; j'ai demandé aux colonels des rapports à ce sujet, et dès que je les aurai, je vous demanderai, Monsieur le Maréchal, les récompenses qu'ils ont si justement méritées.

Quelques hommes de la garde nationale se sont aussi fait remarquer; je dois vous signaler particulièrement, Monsieur le Maréchal, le chef de bataillon de l'état-major de la garde nationale, Barrière, qui m'a constamment accompagné, et a montré du zèle, du courage et du dévouement. Cet officier pourra, Monsieur le Maréchal, faire connaître les noms

20      RAPPORT DE M. LE GÉNÉRAL TIBURCE SÉBASTIANI.

des officiers et soldats de la garde nationale qui se battirent avec lui pendant toute l'attaque, dans les rangs des 1<sup>er</sup> et 42<sup>e</sup> de ligne.

TIBURCE SÉBASTIANI.

Pour copie conforme,

*Le chef d'état-major général,*

JACQUEMINOT.

---

---

# RAPPORT

## AU MINISTRE DE L'INTÉRIEUR

### SUR LES OPÉRATIONS ET LES FAITS MILITAIRES

AUXQUELS LA GARDE NATIONALE A PRIS PART

### DANS LES JOURNÉES DES 5 ET 6 JUIN.

---

**D'**INCORRIGIBLES conspirateurs se flattaient depuis long-temps d'ébranler à main armée le gouvernement que s'est choisi la France : la garde nationale et la ligne ont déjoué leurs complots. Peut-être ces insensés espéraient-ils qu'il y aurait désunion parmi les citoyens ; peut-être avaient-ils pensé que l'aspect des combats étonnerait des hommes paisibles ; mais la garde civique s'est levée tout entière pour le maintien des lois : les habitants de Paris se sont présentés au feu comme de vieux soldats, avec ce courage naturel à qui a du sang français dans les veines, avec cette résolution profonde qui naît du devoir et du patriotisme.

L'autorité militaire veillait sur tous les mouvemens des factieux ; instruite de leurs projets, ses mesures étaient prises : elle était assurée que leurs tentatives seraient vaines.

Ils portaient de préférence l'insurrection dans les quartiers les plus peuplés, parce qu'au milieu d'une population nombreuse se trouvent toujours de ces hommes que la misère, l'habitude du désordre et du

vice, livrent aisément à tous les excès. Voilà de quels auxiliaires les anarchistes avaient grossi leurs rangs. Ceux de la garde nationale se recrutèrent de tous les citoyens qui ont un établissement, un état, une famille à défendre; cette population honorable, industrielle, éclairée, devint, à l'aspect du meurtre et du brigandage, une population guerrière jusqu'à l'héroïsme.

Les trois Rapports que j'ai eu l'honneur de mettre sous vos yeux, Monsieur le Ministre, et qui sont signés de MM. les généraux Gabriel Delessert, Schramm et T. Sébastiani, vous ont déjà fait connaître les principaux points sur lesquels la force militaire opéra.

Mais l'ardeur du pillage et le besoin du meurtre de la part des révoltés, l'amour de l'ordre et le patriotisme de la part des bons citoyens, multipliaient presque dans tous les quartiers de la capitale des actions partielles, où le sang coulait, où la mort était donnée et reçue, où chacun disputait de zèle et de courage.

Je me reprocherais d'omettre un fait, un nom auquel se rattacheraient d'honorables souvenirs. Mais si ce Rapport, faute de renseignemens et par un oubli involontaire, contenait des omissions, un second Rapport y suppléerait.

Je passerai donc en revue toutes les légions, en notant la part que chacune a prise aux événemens importants, les combattans qui furent blessés, ceux que les légions regrettent, ceux dont elles proclament la valeur. Gardes nationaux de Paris, gardes à cheval, gardes de la banlieue, tous ont bien mérité de la France et du Roi. Je ne citerai qu'un seul mot pour peindre de quels sentimens les légions étaient animées.

D'accord de principes, unies d'affection, la ligne et la garde nationale semblaient, en toute occasion, rivaliser d'ardeur. « Se battre, c'est notre devoir, notre profession, notre vie entière (disait un brave officier de la ligne aux officiers d'une légion), mais vous, Messieurs, vous avez

« des établissemens, vous êtes pères de famille, vous suivez de plus paisibles carrières !

« — Monsieur, reprit vivement un officier de la garde nationale, quand il s'agit de se battre pour le Roi et les lois, nous réclamons la droite au feu comme à la parade ! »

S'il est des faits qu'aucune légion ne puisse revendiquer en particulier et qui appartiennent à la ligne, dont la loyauté, le courage et le dévouement ont été si dignes d'éloges, la place de ces faits sera déterminée par le lieu ou le temps dans cette campagne de vingt-quatre heures, si remplie d'actions éclatantes. Je vous prierai seulement de remarquer, Monsieur le Ministre, que, forcément, l'ordre des faits se trouvera souvent interverti par l'ordre numérique des légions.

## PREMIÈRE LÉGION.

Le 5, dès six heures du soir, M. le colonel Marmier fit rappeler les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> bataillons de sa légion. Ils furent dirigés sur la place des Victoires, et placés sous les ordres du général Delessert, qui voulut, avec raison, attendre la pointe du jour pour attaquer les barricades formées par les rebelles dans la rue du Petit Reposoir à trente pas de la place, et dans la rue Montmartre auprès de la rue des Vieux-Augustins.

Dans la nuit du 5 au 6, trois colonnes devaient simultanément parcourir et balayer d'un bout à l'autre la rue Saint-Denis, la rue Saint-Martin et la rue du Temple.

M. le chef de bataillon Mostolat, du 38<sup>e</sup> de ligne, entra dans cette dernière rue à trois heures du matin avec quatre cents hommes de gardes nationales et cent cinquante hommes de son régiment. La colonne ne rencontra point d'obstacles.

Il n'en fut pas de même de la colonne que M. Montigny, chef de bataillon au 25<sup>e</sup> de ligne, dirigeait dans le même moment par la rue Saint-Martin. A trois heures et demie du matin, il partit du pont Notre-Dame au pas de charge, enlevant à la baïonnette toutes les barricades qui se trouvaient dans cette rue et les rues adjacentes : les rebelles eurent beaucoup à souffrir de la vigueur de cette attaque ; le bataillon revint par la même route avec la même audace et le même succès. Il eut dans ses deux marches deux hommes tués et dix blessés.

Les capitaines de Bancenel et d'Armanderie, le capitaine adjudant-major Vattier, et M. Lerebours, lieutenant, se sont particulièrement distingués. Leur énergie seconda puissamment les dispositions du commandant.

Il cite également avec éloges le sergent Darses, le fourrier Depons, et Lemoine, grenadier, ainsi que les voltigeurs Martin, Chapelin, Seigne et Sasange, qui ont constamment fait preuve d'une grande bravoure.

A trois heures du matin, le colonel Feisthamel, qui s'était rendu sur la place des Victoires, fit déboucher la troisième colonne par la rue Montmartre pour gagner la rue Saint-Denis. Le 1<sup>er</sup> de ligne marchait en tête ; puis venait le 2<sup>e</sup> bataillon de la première légion sous les ordres de son colonel, M. de Marmier, et de son commandant en second, M. Josselin.

Une forte barricade s'élevait entre la rue des Fossés Montmartre et la rue des Vieux-Augustins. Le colonel Feisthamel fit ouvrir un passage qui communique de l'une à l'autre. La compagnie de grenadiers fut placée aux fenêtres de la maison qui forme l'angle de ce passage. Elle répondit, par un feu bien soutenu, à la fusillade qui partait des maisons voisines. Le colonel, à la tête de la colonne, le capitaine Amat des voltigeurs du 1<sup>er</sup> de ligne, à la tête de sa compagnie, s'élancèrent sur la barricade, qui fut forcée aux cris de *Vive le Roi!* La fusillade continua

pendant quelques minutes, et bientôt les rebelles prirent la fuite. Le capitaine Amat et six voltigeurs furent blessés. Un sergent-major du 1<sup>er</sup> de ligne, nommé Bousquet, se fit remarquer par son audace.

La tête de colonne, en suivant la rue du Cadran et la rue Saint-Denis, gagna le boulevard Saint-Denis, et continua sa route vers la Bastille. Ce n'est qu'à la hauteur de la rue de Ménilmontant qu'elle retrouva les insurgés. Les chantiers voisins et les toits des maisons étaient occupés par des tirailleurs. Le lieutenant des grenadiers Montagnac eut ordre d'enfoncer la porte de la maison principale, afin de tourner les tirailleurs, et bientôt le feu fut éteint. Les troupes, par une circonstance que la suite de ce récit explique, ne se composaient plus alors que du 1<sup>er</sup> bataillon de ligne. Après avoir ainsi nettoyé les boulevards, la colonne revint au Carrousel par la Vieille rue du Temple et l'Hôtel-de-Ville. Le colonel Feisthamel cite d'une manière particulière, dans son rapport, M. le capitaine Amat, M. le lieutenant de grenadiers Montagnac, Cauvin, caporal de grenadiers, et Berthaut, voltigeur du 1<sup>er</sup> de ligne.

Le colonel Feisthamel, en se dirigeant par la rue du Cadran, avait laissé à sa droite une barricade qui semblait abandonnée. Le 2<sup>e</sup> bataillon de la première légion allait suivre sa marche, quand un feu très nourri partit de cette barricade et des rues voisines. Le colonel Marmier prit à l'instant son parti. Il enleva cette barricade et fit cesser le feu des maisons. Il emporta de même un<sup>e</sup> troisième retranchement plus fort que les premiers, et d'où partait un feu plus vif : beaucoup d'hommes eurent des balles dans leurs bonnets et des baïonnettes faussées au bout de leurs fusils : ces deux charges furent habilement dirigées et bravement exécutées.

Dans le même moment le 3<sup>e</sup> bataillon de la première légion, qui était resté sur la place des Victoires, avec le commandant Roussel, enlevait de son côté, soutenu par un détachement du 38<sup>e</sup> de ligne, la barricade de la rue du Petit-Reposoir, gagnait la rue Montmartre, fouillait les maisons

du haut desquelles on avait fait feu, et dirigeait un grand nombre de prisonniers sur la mairie du troisième arrondissement.

Le 1<sup>er</sup> bataillon, qui était resté en réserve à la mairie, et qui comptait 400 hommes pleins d'ardeur et de dévouement, marcha le 6, à midi, sur la place du Châtelet, pour appuyer un bataillon de la banlieue. Il occupa militairement la place, d'où l'on n'entendait plus que quelques coups de fusil éloignés, jusqu'au moment où le 1<sup>er</sup> de ligne commença, vers trois heures, dans la rue Planche-Mibray, une longue, vive et meurtrière attaque. Le récit de cette affaire, qui fut décisive, a sa place marquée plus loin.

A six heures et demie du soir, ce bataillon, que commandaient MM. Valentin de la Pelouze et Cottinet, fut relevé par le 2<sup>e</sup> bataillon, dont le commandant était retenu dans son lit par une maladie grave, et remplacé par le commandant en second Josselin, qui montra beaucoup de zèle.

On parlait, à cinq heures, de barricades et de vive résistance dans le quartier Saint-Jacques. Le 4<sup>e</sup> bataillon, sous les ordres du commandant Hérard, s'y rendit plein d'ardeur, précédé de trois cents hommes de la ligne; mais il ne rencontra dans sa marche aucun obstacle, non plus que dans le mouvement qu'il fit le soir, sous les ordres du général Leydet, en se dirigeant sur le boulevard de la porte Saint-Martin. Le commandant en second Haussmann reçut seulement, le matin, une balle morte à la jambe en marchant à la tête du bataillon.

Les bataillons de la première légion, sur les différents points qu'ils occupèrent, marchaient et manœuvraient comme de vieilles troupes.

## DEUXIÈME LÉGION.

La deuxième légion, dans la journée du 5, a montré, comme toujours, du zèle et du dévouement. Le commandant Talabot, à la tête du 1<sup>er</sup> bataillon,



a protégé pendant la nuit, avec sa vigilance et sa fermeté ordinaire, la Préfecture de police qu'on devait attaquer. Le 2<sup>e</sup> bataillon, qui fournissait la réserve de l'état-major général, a eu plusieurs de ses pelotons engagés ; un, sous les ordres du capitaine Lachardonnière, a pris part à l'attaque si chaude de la barricade de la rue du Petit-Reposoir ; deux autres, commandés par le lieutenant Laveissière, ont marché sur les barricades de la rue Saint-Denis.

Ici doit trouver place une action qui a de l'importance, parce que ce fut la première affaire réglée de la journée, et qu'elle maintint libre la communication par les boulevarts.

Un officier d'état-major, envoyé par moi, avait rendu compte, dès six heures du soir, que des hommes assez bien vêtus, armés de sabres et de fusils de chasse d'un grand prix, établissaient des barricades à la porte Saint-Denis et à la porte Saint-Martin. Le commandant Bilfeldt, attaché à l'état-major de la place, reçut l'ordre de marcher avec le 1<sup>er</sup> bataillon du 3<sup>e</sup> léger et deux pelotons de grenadiers de la garde nationale, de parcourir les boulevarts dans toute leur longueur, et de renverser les obstacles qui se présenteraient devant lui.

Sur le boulevard Bonne-Nouvelle, deux escadrons de carabiniers disputaient le terrain aux rassemblemens armés ; les voltigeurs, au pas de charge, repoussèrent tout devant eux ; les barricades de la porte Saint-Denis furent enlevées à la baïonnette, et détruites en un moment. Les retranchemens formés à la porte Saint-Martin étaient plus solides et mieux défendus.

Le commandant Bilfeldt prit avec habileté des dispositions qu'il exécuta vigoureusement. Il entraîna les soldats de parole et d'exemple. La barricade fut emportée et détruite sous un feu vif qui partait du coin de la rue Sainte-Apolline et d'une maison située à l'angle de la rue de Bondy.

A sept heures, la tête de colonne prit position sur le boulevard du Tem-

ple, après avoir détruit les barricades des rues adjacentes et fortifié le poste du Château-d'Eau, où des gardes nationaux de la 6<sup>e</sup>, sous les ordres du commandant Angar, luttèrent courageusement contre des masses depuis plusieurs heures.

Dans la journée du 6 juin, la deuxième légion prit encore une part honorable à des attaques aussi vives. Un demi-bataillon, que commandait M. La Sabathie, et le 3<sup>e</sup>, que commandait M. Regnault, marchèrent à trois heures sous les ordres du colonel Ganneron, avec un bataillon du 25<sup>e</sup>, et une pièce d'artillerie pour attaquer du côté du boulevard les barricades de la rue Saint-Martin. On battit la charge, et trois retranchemens furent successivement emportés par la garde nationale et la ligne. Mais les travaux d'un égout, en multipliant les obstacles, arrêtaient forcément l'ardeur et la marche des troupes. Un officier d'artillerie, M. Beuret, fit preuve de valeur en s'élançant cinquante pas en avant du bataillon, et désignant à ses artilleurs la place où devait être établie sa pièce.

Le 3<sup>e</sup> bataillon avait fait tête de colonne à gauche par les ordres du colonel Lariboisière. Arrivé dans la rue Transnonain, il franchit au pas de course, avec la plus remarquable résolution, cinq barricades dans les rues Transnonain, Baubourg, Poirée, Brise-Miche, cloître Saint-Méry, de la Verrierie et des Lombards. Ce brave bataillon, commandé par M. Regnault, eut beaucoup à souffrir dans sa marche et dans ses attaques. Le commandant cite avec éloges, et ces éloges sont donnés par un bon juge, MM. Hebray, chef de bataillon en second; Leclerc, capitaine de grenadiers; Delabord, sous-lieutenant de la 2<sup>e</sup> compagnie; Bouzenot, adjudant-major; Stubber, capitaine rapporteur; et MM. Boussard, Schwals, Persille, Beick, Simon Pierlot, Caron, Pauhard et Courgibet, qui ont constamment tenu la tête de la colonne.

## TROISIÈME LÉGION.

Dans la troisième légion les faits politiques se trouvent mêlés aux faits militaires. Le colonel de la légion et le poste de la mairie furent placés pendant deux heures dans la position la plus critique. On venait à peine de battre le rappel que des postes furent désarmés et que des coups de feu se firent entendre dans la direction de la place des Victoires. Une bande d'hommes armés déboucha tout à coup par la rue Vuide-Gousset et fit feu sur le poste : le poste n'avait pas les moyens de répondre. Trois mille cartouches et cinq cents fusils se trouvaient renfermés dans un magasin dont les clefs manquaient. Le sang-froid du colonel Loubers, qui avait avec lui le commandant Richard, le capitaine Prevost-Rousseau, le sous-lieutenant Daugny et quelques autres braves, imposa aux factieux. « Il n'y a plus de gouvernement, rendez-vous », disait l'officier d'artillerie qui les commandait. « C'est à vous, au contraire, dit le colonel, à me donner des otages, si vous voulez que je ne fasse pas feu à l'instant. » Et ces otages allaient être livrés, quand le général Gabriel Delessert, débouchant tout à coup par la rue des Petits-Pères avec plusieurs compagnies du 14<sup>e</sup> léger, culbuta les révoltés et dégagait le poste.

La troisième légion a pris nécessairement la part la plus active et la plus honorable aux combats des barricades de la rue Montmartre, du Petit Reposeoir et du passage du Saumon. Tous les détails de ces affaires, qui furent chaudes, sont déjà contenus dans le rapport du général Delessert. Il n'a donné que de justes éloges à ceux dont il cite les noms.

Vingt-cinq hommes de la compagnie du Puget, engagés dans le passage Saumon, sous le commandement du lieutenant Hébert, y ont combattu pendant quelque temps avec une extrême détermination. Ces braves grenadiers ont eu cinq hommes blessés; le lieutenant Hébert, les grenadiers

Beck, Legrand, Daugny aîné et le caporal Soliat, légèrement atteint : le sergent Pinart a eu son épaulette percée d'une balle.

### QUATRIÈME LÉGION.

La quatrième légion soutint aussi des engagements meurtriers. Dans la journée du 5, elle avait protégé le Louvre, le Musée, la rue Saint-Honoré et les rues adjacentes; elle avait occupé le poste du Marché des Innocens, abandonné après une vive résistance; elle avait détruit deux barricades sans beaucoup d'opposition. Le 1<sup>er</sup> bataillon, commandé par M. de Vaires, fit avec zèle de fortes patrouilles, et montra le même dévouement dans la journée suivante. Dès le 6, à six heures du matin, le lieutenant-colonel Chapuis reconnut la nécessité de forcer les retranchemens formés par les factieux dans les rues Aubry-le-Boucher et des Cinq-Diamans. Il enleva rapidement les deux premières à la tête de quatre-vingts hommes; mais, le feu des rebelles redoublant et les munitions des gardes nationaux étant épuisées, la troisième barricade ne put être détruite. Dans ces diverses attaques, le lieutenant-colonel eut son schako traversé d'une balle. La légion déplore la perte de l'adjudant-major Bellier, brave officier de l'ancienne armée, et du grenadier Lefort. Quatre gardes nationaux ont été blessés plus ou moins grièvement.

MM. Charbonnier, sergent de grenadiers, blessé légèrement au bras; Descamps, chasseur, qui a eu la cuisse traversée d'une balle; Remy, grenadier, coup de feu au bras; Renaud, chasseur, décoré de juillet, atteint d'un coup de feu qui lui a traversé le bras et touché le côté. Ce brave chasseur est un ancien militaire, père de famille, ayant peu d'aisance.

Les gardes nationaux de ce détachement ont tous fait leur devoir. On doit distinguer parmi eux :

MM. Rougeot, major de la légion; Fournery, capitaine de grenadiers;

Detallencourt, (1) *idem*; Delaunay, sergent; Brasseur, *idem*; Chalamel, *idem*; Valpain, *idem*;

MM. Feron (Michel), chef de bataillon; Millet, capitaine de voltigeurs; Bapst (Constant), lieutenant de voltigeurs, se sont aussi bien comportés.

La légion, dans plusieurs autres engagements, a compté le même jour trois blessés.

MM. Raybaud, porte-drapeau, touché d'une balle morte à la jambe; Millard, chasseur, 3<sup>e</sup> compagnie, 3<sup>e</sup> bataillon, qui a reçu un coup de feu dans le bras et le côté; Hunout, jeune clerc de notaire, qui a eu l'os de la jambe fracturé par une balle, et doit avoir subi l'amputation.

Dans ces rencontres se sont aussi très distingués :

MM. Launet, chef de bataillon; Huvier, capitaine de grenadiers; Godard, *idem*; Chertier, *idem* de chasseurs; Jullian, lieutenant; Lemassier, grenadier; Mancel, chasseur.

## CINQUIÈME LÉGION.

Par la singulière disposition de son territoire, le cinquième arrondissement se trouve, en temps de troubles, dans l'impossibilité de donner aux opérations de la légion tout l'ensemble qu'elles exigeraient. Cependant, le 5, dès le matin, M. Lugan, ancien officier et capitaine au 2<sup>e</sup> bataillon, avait, en arrachant des mains d'une bande de factieux, un drapeau rouge surmonté

---

(1) Ce brave officier, en tirillant, s'était mis tout-à-fait à découvert. Il entend une voix qui lui crie : « A toi, Tallencourt ! » il lève les yeux, un coup de feu part, qui, heureusement, ne frappe que la muraille.

d'un bonnet de la même couleur, hautement manifesté les sentimens de toute la légion. Dans la soirée du 5, les bataillons des quartiers situés en deçà du boulevard détruisirent des barricades, firent de nombreuses arrestations, dissipèrent les factieux, et conservèrent intacts les postes de Bonne-Nouvelle et de la rue Thévenot. Le 6, à la pointe du jour, des détachemens des 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> bataillons, marchèrent sous les ordres du colonel et reprirent le passage du Saumon avec des grenadiers de la 6<sup>e</sup>. Un tambour, battant la charge, fut grièvement blessé rue Mandar. Le colonel Lariboisière, avec deux pelotons du 3<sup>e</sup> bataillon, prit part à l'attaque de la rue Saint-Martin, du côté de Saint-Nicolas. M. de Lariboisière avait conçu un plan qui pouvait assurer le succès du combat. Il se chargea de balayer par la rue Grenetat, les rues qui sont à droite de la rue Saint-Martin, tandis que M. le commandant Regnault, à la tête d'un bataillon de la deuxième prendrait les rues à gauche; appuyant ainsi l'attaque principale, qui se faisait de front dans la rue Saint-Martin même. Ces dispositions étaient bien entendues, et chacun fit bravement de son côté; mais on a vu plus haut les obstacles qui s'opposèrent au succès de l'attaque principale, malgré l'opiniâtreté des bataillons de la deuxième et du 25<sup>e</sup>.

Dans ces divers engagemens, le caporal Picard, du 2<sup>e</sup> bataillon, ouvrier ébéniste, a reçu six chevrotines dans les jambes;

Le sergent des voltigeurs Couturier, employé des postes, une chevrotine dans le mollet et une balle morte dans le pied;

Le tambour Mathieu, blessé à la jambe, dans la rue Mandar, a été amputé;

Le capitaine Pougeois, des grenadiers du 3<sup>e</sup> bataillon, a reçu une balle morte dans la hanche;

M. Bernard, marchand de draps, au Palais-Royal, qui s'était mis dans les rangs de la cinquième, a été tué aux abords du passage du Saumon.

Le colonel cite avec éloges les capitaines Bourgeot, Pegout, Degenne, Denonvilliers, capitaine d'armement; Laurent et Brindeau, capitaines-rapporteurs; Rouillé, lieutenant; Janvier, lieutenant, secrétaire du conseil de discipline; Ily, sous-lieutenant; Foussier, Ravette, Evrard, Gillet, porte drapeau; Bourla, adjudant sous-officier, Laporte, sous-lieutenant; Germinet, lieutenant; Niquet, sergent-major, Minette, Legras, Badois, Lacoste, Leloup, Baudry, Helsterne, Lelong, lieutenant; Bidolet, Regnault, Achard, caporaux; Tresca, capitaine; Alleville, Guery, sapeur; Rousse, Devilhac, gardes nationaux.

Les capitaines Levainville, Delaunay, Callou, Saussay, Barruel, Durand, Vassal; Facy, Dreyfus, Prevost, Lécuyer; Tirpenne, Boutry, Dupré, Bernard, sous-lieutenants; Brasseur père, Brasseur fils, Fourrier, sergents-majors; Louis, Guitasse, Foulon, sergents; Fromant, Buessart, Brugnon, Boniface père, Boniface fils, Perrier, Bergues-Miller, Blanc, Couard, Majon, gardes nationaux.

Quatre ex-artilleurs de la garde nationale, MM. Fortier, Devismes, Chéreau et Facour, se sont battus dans la légion.

## SIXIÈME LÉGION.

Dès cinq heures du soir, des groupes menaçans se formèrent sur différens points du sixième arrondissement. Les insurgés élevaient des barricades au coin de la rue du Ponceau, et faisaient des démonstrations hostiles sur le boulevard du Temple, dans les rues Saint-Martin, Grenetat, aux Ours et Bourg-l'Abbé.

A peine un détachement de cinquante hommes était-il sorti, sans cartouches, pour se porter contre les barricades de la Porte-Saint-Martin, qu'un rebelle mit en joue le chef de bataillon qui commandait, et le

somma de se rendre. Des hommes armés occupant en ligne toute la largeur du carré Saint-Martin, couchèrent de même en joue les gardes nationaux du détachement.

Le chef de bataillon, M. Pihan de Laforest, homme d'honneur et de résolution, se précipita sur le factieux qui le couchait en joue. Une forte fusillade partit au même instant; et c'est là que le brave capitaine Gravet, qui se tenait auprès du commandant, eut le bras fracturé par deux balles, que M. de Broé en reçut une dans le bras droit, et que le courageux chef de bataillon eut la manche de son habit et de sa chemise emportée d'un coup de feu.

Les gardes nationaux se multipliaient sur tous les points attaqués; ils défendirent le poste du Château-d'Eau, reprirent plusieurs fois celui de la Galliotte, dont les rebelles persistaient à s'emparer. Le commandant d'état-major Bilsfeldt s'était avancé jusqu'au coin de la rue de Ménilmontant avec son bataillon du 3<sup>e</sup> léger. Un commandant de la sixième légion vint l'y rejoindre avec cent cinquante hommes. Les révoltés attaquèrent audacieusement et de front. La troupe les reçut et les repoussa vigoureusement, les culbuta dans les chantiers qu'ils occupaient; mais quatorze hommes furent atteints.

Les magasins d'armes des sieurs Le Page et Therouenne, rue Bourg-l'Abbé, furent continuellement assaillis par les séditeux, et continuellement défendus par les citoyens de la sixième légion.

Enfin dans la journée du 6, quand les factieux eurent fait, des maisons qui avoisinent la rue Saint-Médéric, le siège d'une résistance opiniâtre, la sixième légion se trouva engagée dans des combats meurtriers qui durèrent presque huit heures de suite. Le colonel Bonjour et le lieutenant-colonel Husson ne cessèrent de diriger avec une activité infatigable les opérations de la légion. Un fort détachement sorti de la légion détruisit une barricade élevée rue Meslay, puis aidé par des lanciers rouges qui



avaient mis pied à terre , débusqua de la plate-forme de la Porte Saint-Martin des hommes qu'il fit prisonniers.

J'ai fait placer à la suite de ce Rapport l'état général des morts et des blessés de chaque légion. Cet honorable , mais triste relevé , prouve tout ce que la sixième a mis d'opiniâtreté et de bravoure dans ses engagements.

### SEPTIÈME LÉGION.

La septième légion , dès le moment où l'insurrection éclata , se rassembla de toutes parts en armes ; mais les factieux surprirent un détachement qui escortait les tambours. Le colonel Gilbert de Voisins demanda des cartouches au maire , M. Marchand , qui d'abord en refusa , puis en délivra plus tard , ce qui permit au capitaine Carlier d'aller bravement , à la tête de quarante hommes , arracher le détachement des mains des insurgés.

La septième légion protégea l'hôtel de la Force et les magasins du Mont-de-Piété ; de fortes patrouilles , dirigées par elle , s'engagèrent sur des points qu'occupaient les rebelles. M. Durand , à la tête de cent hommes , parvenu à la barricade construite à l'angle des rues Sainte-Avoie et Saint-Méry soutint avec résolution un feu dans lequel le sous-lieutenant de grenadiers Benneton fut blessé mortellement à la poitrine ; il ne survécut que quelques heures à sa blessure , laissant de vifs regrets à ses camarades , qui l'aimaient et l'estimaient tous. M. Proche , grenadier de la sixième légion , qui , par excès de courage , s'était joint à ce détachement , périt à côté de M. Benneton.

Dans une autre fusillade très vive , engagée par le capitaine Syrdès , qui commandait des grenadiers et chasseurs du 2<sup>e</sup> bataillon , plusieurs balles à la fois étendirent mort le caporal Demilcand. Le caporal Soulié fut blessé de deux coups de feu au bras droit ; c'est un ancien militaire , qui servait dans les grenadiers de la vieille garde.

Dans une autre de ces actions particulières qui multipliaient les périls ,

MM. Gros et Marchand furent atteints de deux coups de feu à la jambe au milieu d'une patrouille que commandaient MM. Thibaut et Drago, capitaines du 4<sup>e</sup> bataillon. M. Guy, ex-artilleur, s'est distingué dans les rangs de la garde nationale et de la ligne.

## HUITIÈME LÉGION.

On doit regretter que le maire du huitième arrondissement et le colonel de la huitième légion se trouvassent tous deux absents au moment où l'insurrection éclata. Le huitième arrondissement en fut le premier théâtre. Son étendue ne permet aux citoyens de s'y rassembler que lentement en temps ordinaire : dans la soirée du 5 juin des hommes sinistres parcouraient les rues chargeant des armes, et leur aspect, et leurs menaces, et leurs démonstrations, comprimaient l'élan des bons citoyens isolés. Les gardes nationaux ne purent se réunir aux lieux habituels de leurs rassemblements : une suite de circonstances malheureuses livrèrent le poste de la mairie aux factieux ; mais, au milieu d'une position si critique, le capitaine Renette sut encore se distinguer par une rare intrépidité, et d'autres officiers, MM. Charles et Guyon, décorés de juillet ; MM. Boguet, Hurel, Marie, gardes nationaux, MM. Devé-Lawrence, Thoury, Robinet, Voisin, Roguet, Deville, Goujeon, Léger et Frégier, surent se faire remarquer par leur dévouement. L'adjudant-major Rondeleux, à la tête des treize tambours armés, repoussa un premier rassemblement de cinquante hommes. Plus tard, ce brave officier, décoré de juillet, se précipita sur un des factieux, et lui arracha le drapeau dont il s'était emparé.

Le général Schramm, comme vous l'avez vu dans son Rapport à M. le Ministre, purgea dans la matinée du 6 tout le huitième arrondissement des factieux qui avaient envahi son territoire. La légion, libre alors de

laisser éclater son dévouement, se rassembla de toutes parts, et ses bataillons étaient nombreux à l'arrivée du Roi au faubourg Saint-Antoine.

## NEUVIÈME LÉGION.

Les scènes de révolte et de brigandage n'étaient pas les mêmes dans tous les quartiers. Chaque légion eut souvent à déployer, en présence de dangers différents, un courage qui lui était propre.

La neuvième légion opposa surtout une résistance inébranlable aux insurgés, qui, l'isolant à dessein de toutes les autres, voulaient s'emparer aussi de la mairie. Le colonel, retenu au lit par une foulure grave, se fit transporter à son état-major. Par ses ordres, le poste détruisit les barricades dans lesquelles on voulait l'enfermer. Les gardes nationaux, rassemblés en hâte, défendirent la mairie, où étaient leurs drapeaux et leurs armes; les assaillans firent sur eux des décharges à bout portant; le colonel fut personnellement attaqué. Par les soins actifs du lieutenant-colonel Rossigneux, qui fit marcher un grand nombre de patrouilles, la légion se mit en rapport avec l'Hôtel-de-Ville, avec l'état-major général, et fit une foule d'arrestations. Dans la lutte engagée à la mairie contre les insurgés, le tambour-major Duverny désarma un rebelle; les adjudans-majors Lacurial et Tondut; le lieutenant Desmasures, qui commandait le poste de la mairie; le sergent Dubois, le caporal Millerot, les chasseurs Huguet, Charpentier, tous de service au poste, se sont bien montrés.

Le major de la légion a fait son devoir en brave officier. On doit citer encore les grenadiers Breton, Larrèche, Lecoq et Duval, qui, sur l'ordre du colonel, arrivèrent au pas de course et contribuèrent à dégager le poste.

Le 4<sup>e</sup> bataillon enleva, le 6, des barricades formées dans la rue Saint-Jacques, reprit le poste du pont de l'Archevêché dont les factieux s'étaient emparés, et qu'ils défendirent à coups de fusil.

## DIXIÈME LÉGION.

Éloigné du point où éclata l'insurrection, le dixième arrondissement n'a point vu de scènes de révolte sur son territoire. Ses bataillons se rassemblèrent en grand nombre. Le dévouement de tous semblait redoubler avec les périls. Une forte réserve occupa la mairie. Le 1<sup>er</sup> bataillon, rendu vers huit heures au Carrousel, regretta vivement d'y rester en réserve jusqu'à deux heures du matin; le 2<sup>e</sup>, sous les ordres du commandant Pascal, eut à remplir des missions dont il sut s'acquitter avec zèle.

Le 3<sup>e</sup> déboucha le premier sur la place du Carrousel à sept heures du soir. Ce bataillon, commandé par M. Février, et accompagné du 16<sup>e</sup> de ligne, marcha pour soutenir, au besoin, les troupes qui se battaient sur le boulevard des Filles-du-Calvaire. Des coups de fusil furent tirés des fenêtres sur le bataillon, dans la rue Neuve-Saint-Eustache.

La colonne déboucha sur le boulevard par la rue Poissonnière, fit halte un moment à la porte Saint-Denis, puis continua son mouvement par le boulevard Saint-Martin. A la hauteur de la rue de Lancry, où une barricade avait été fortement construite, des coups de fusil partirent de cette barricade à quart de portée. Deux voltigeurs du 16<sup>e</sup> furent atteints; M. Pierrot, grenadier, rue de Lille, n° 47, reçut une blessure grave à l'œil droit; le capitaine Zédé, le lieutenant Rousseau, M. Fabre de Parelle, lieutenant-rapporteur du conseil de discipline, eurent leur bonnet et leur schakos traversés de balles; un sergent de la ligne en reçut deux dans le sien. Les voltigeurs firent feu. Le commandant Février, les voltigeurs et les grenadiers marchèrent sur la barricade, qui fut franchie et détruite. Garde nationale et ligne tous firent leur devoir. La position fut occupée militairement jusqu'à deux heures du matin. Celui des voltigeurs qui est dangereusement blessé se nomme Henri Fauchier.

Le commandant Bilfeldt avait, sur le boulevard des Filles-du-Calvaire, repoussé les attaques dirigées contre lui. Tout paraissant calme, il se replia sur le bataillon de la dixième, et les troupes regagnèrent le Carrousel.

Le 4<sup>e</sup> bataillon, réuni en assez grand nombre à huit heures du soir sur la place du Carrousel, sous les ordres de MM. les commandans Robinet et Darrasse, fut dirigé vers le quartier Saint-Jacques à la place Maubert.

Arrivé au Petit-Pont, près la rue Saint-Jacques, il enleva une barricade défendue par des hommes armés, dont une partie prit la fuite. D'autres, après avoir échangé plusieurs coups de feu, furent arrêtés et désarmés.

A neuf heures, ce bataillon enleva plusieurs barricades au pont de l'Archevêché, rue des Grands-Degrés et à la place Maubert. L'une d'elles, située à l'extrémité de la rue Saint-Victor, fut disputée très vivement : plusieurs prisonniers furent, dans cet engagement, saisis et désarmés.

A son retour par les quais, le bataillon s'empara encore de trois individus armés, et rentra à minuit par l'île Saint-Louis, la Grève et la rive droite de la Seine.

Réuni le 6 à sept heures du matin, rue Taranne, le bataillon resta sous les armes jusqu'à cinq heures du soir, et fut, à cette heure, relever au marché des Innocens un bataillon du 42<sup>e</sup> de ligne : il garda ce poste conjointement avec la ligne, jusqu'à onze heures du soir.

## ONZIÈME LÉGION.

Le voisinage des écoles exposait le onzième arrondissement à plus d'agitation que les autres. La réunion prompte et la contenance ferme de gardes nationaux des quatre bataillons prévint ou réprima les désordres. Des barricades commencées dans la soirée du 5 sur le quai

Saint-Michel, dans les rues Dauphine, de la Harpe, Saint-Jacques, Saint-Severin, furent immédiatement détruites. Une boutique d'armurier, menacée par les factieux, fut préservée. Ils venaient d'en enfoncer une autre, quand un détachement du deuxième bataillon accourut, reprit les armes enlevées, et fit les malfaiteurs prisonniers.

Les trois bataillons placés sous les ordres de MM. Pernot, Carlhian et Dargères continuèrent le lendemain leur service actif, prévinrent les désordres, les rassemblements : l'arrondissement leur dut le maintien de la tranquillité et l'arrestation des agitateurs. Le 3<sup>e</sup> bataillon, sous les ordres de son commandant, M. Dobignie, fit dans la journée du 6 une de ces actions dont s'honoreraient de vieilles troupes. Ce bataillon fut chargé, avec un bataillon du 42<sup>e</sup>, et sous les ordres du lieutenant-colonel de ce régiment, d'attaquer la rue Saint-Martin par la rue Aubry-le-Boucher; une bouche à feu marchait avec la colonne. La ligne et la garde nationale mêlèrent leurs pelotons; la tête de colonne, commandée par M. Dobignie, et le centre, où était l'artillerie, marchant sous les ordres du lieutenant-colonel. A peine les premiers pelotons avaient été dirigés sur la place des Innocents par les rues Lenoir et de la Poterie, que les insurgés placés dans ces rues engagèrent une fusillade. Les troupes répondirent vivement; la pièce d'artillerie prit position; trois coups de canon furent tirés, et le feu des croisées cessa. La colonne marcha sur la rue Aubry-le-Boucher. La pièce de canon vint se placer vis-à-vis cette rue, et dirigea son feu sur la maison de la rue Saint-Martin, n<sup>o</sup> 30, qui fait exactement face à la rue Aubry-le-Boucher. Cette rue était coupée par trois barricades, et des fenêtres de la maison partaient incessamment des décharges de mousqueterie. Le lieutenant-colonel de la ligne se décida à la faire emporter de force. Il demanda des volontaires de la ligne et de la garde nationale; le commandant Dobignie se mit à leur tête; tous entrèrent en courant dans cette rue, franchirent la première barricade, et arrivèrent à la porte même de la maison. M. De Cai-

gnou, grenadier, et deux soldats de la ligne, essayaient d'enfoncer la porte à coups de crosse; deux sapeurs du 1<sup>er</sup> de ligne, qui arrivaient en même temps, après une attaque très vive vers la rue des Arcois, brisèrent la porte à coups de hache. Soldats et gardes nationaux se précipitèrent dans l'escalier; cinq ou six des insurgés furent tués les armes à la main : six hommes blessés qu'on trouva au deuxième étage furent épargnés. M. Dobignie préserva la famille qui habitait la maison. « C'est à la justice, dit-il, à prononcer sur son sort. »

Ce fait d'armes honore M. Dobignie et les deux bataillons de la garde nationale et de la ligne qui s'y sont signalés.

Les rapports placent au premier rang des gardes nationaux à citer dans cette affaire :

MM. Paul Renouard, commandant en second du bataillon, qui faisait le coup de feu sur la place des Innocens, pendant que le commandant en premier attaquait dans la rue Aubry-le-Boucher; De Caignou, ancien garde d'honneur, qui a toujours été à la tête des voltigeurs; Tacheron, chirurgien aide-major, qui a suivi partout le bataillon avec ses instrumens, pour porter secours aux blessés, et dont l'épée a été brisée par une balle; Courcier, adjudant-major du 3<sup>e</sup> bataillon, qui a reçu une balle morte au cou; Georges, sergent à la 4<sup>e</sup> compagnie, blessé au pouce par une balle; Payen, atteint au poignet droit d'un coup de feu. Mayr, sergent, 2<sup>e</sup> compagnie, blessé au pouce par un insurgé qu'il a fait prisonnier; Marion, légèrement blessé à la tête.

La légion n'a heureusement à regretter la perte d'aucun de ses frères d'armes. Un garde national d'une autre légion que la onzième a été tué en combattant dans ses rangs.

Se sont principalement distingués dans l'action les gardes nationaux dont les noms suivent :

Petit, grenadier; Vergne, *idem*; Menin, *idem*; Courcier, déjà nommé

parmi les blessés, décoré de la médaille de juillet; Hochard, capitaine en premier des grenadiers; Bournoux, sergent de voltigeurs, décoré de la Légion-d'Honneur; Comtaux, voltigeur, décoré de juillet; Leclerc, sergent, et Lefèvre, voltigeur, qui ont eu des balles dans leurs armes.

Un chasseur s'est fait remarquer en coupant, sous le feu, dans la rue Aubry-le-Boucher, la corde qui retenait une échelle formant la deuxième barricade. Il n'a point voulu dire son nom; on n'a pu le découvrir. Il a, par trop de modestie, privé ses concitoyens du plaisir de se montrer reconnaissans.

Le succès des opérations dirigées contre la rue Saint-Martin n'avait pu dépendre d'une seule attaque. L'occupation d'un point isolé n'aurait pas rempli le but qu'on devait atteindre. Il était important de ne laisser dans ce quartier, dont l'insurrection s'était emparée, pas un retranchement, pas un asile d'où les meurtriers pussent tuer à couvert leurs concitoyens.

L'attaque, vivement conduite par la onzième, avait été secondée par un combat long, opiniâtre et sanglant, puisqu'il dura une heure un quart à travers dix barricades, depuis le pont Notre-Dame et la rue Planche-Mibray jusqu'à Saint-Nicolas. Le 1<sup>er</sup> de ligne, engagé dans la rue des Arcis, emporta sous le feu cinq barricades, revint deux fois à la charge contre le retranchement très fort qui protégeait les cinq maisons du coin de la rue Saint-Merry, et d'où partait le feu le plus violent; franchit la barricade, pénétra de force dans les maisons d'où l'on tirait; s'y battit avec les rebelles, acheva de nettoyer la rue Saint-Martin d'un bout à l'autre; et maître de toutes les positions qu'il occupa, vit le peuple détruire les barricades aux cris répétés de *Vive le Roi*.

A la suite de ces combats, soixante-quinze blessés furent portés à l'Hôtel-de-Ville, où une ambulance était établie: on en forma de même dans plusieurs quartiers. Je n'ai point encore à ce sujet de renseignements assez précis pour en parler dans ce rapport.



Parmi les gardes nationaux qui marchaient isolément avec le 1<sup>er</sup> de ligne dans son attaque, on doit citer MM. Hupin, caporal de la cinquième légion, et Loustauneau, caporal de voltigeurs, qui s'élancèrent dans une barricade; et MM. Bréguet fils et L'Huillier, tous deux grenadiers de la onzième.

Un jeune officier du 1<sup>er</sup> de ligne s'est fait remarquer par une bravoure peu commune.

### DOUZIÈME LÉGION.

Les factieux débouchant en grand nombre par le pont d'Austerlitz, eurent en peu de momens porté l'effervescence à son comble dans le douzième arrondissement. Les tambours, battant le rappel, étaient assaillis et désarmés par des rassemblemens tumultueux. Un grand nombre de petits postes avaient été enlevés. Après une vigoureuse résistance, la compagnie des vétérans de la rue des Fossés Saint-Victor s'était vue forcée de quitter sa caserne; la poudrière du boulevard de l'Hôpital venait d'être prise et pillée. Tout ce que purent faire les gardes nationaux, par les soins de leur colonel, M. Tartenson, et des officiers sous ses ordres, ce fut de s'établir à l'École de Droit, bien résolus à s'y défendre en cas d'attaque. Des patrouilles furent dirigées sur plusieurs points; des barricades furent prises: le lieutenant-colonel Ladvocat, qui conduisit plusieurs de ces patrouilles, semblait se multiplier par son zèle et son activité.

Le 6, la légion parvint à réunir sept cents hommes sur la place du Panthéon, tous animés des meilleurs sentimens. Les barricades qui existaient dans le quartier de la Montagne Sainte-Geneviève furent prises et détruites; enfin la place Maubert fut occupée par deux cents hommes du 3<sup>e</sup> bataillon, commandé par M. Vosset, officier qui montra beaucoup de sang-froid et de fermeté au milieu des groupes menaçans qui se formaient sans cesse autour de lui.

### TREIZIÈME LÉGION, CAVALERIE.

La treizième légion s'est fait remarquer par ce zèle, ce patriotisme dont elle a donné si souvent des preuves. La nature des attaques n'a pas permis de faire marcher la garde à cheval aussi souvent que les braves qui la composent l'auraient désiré ; mais elle a constamment employé ses forces à faire des patrouilles, à pousser des reconnaissances sur tous les points accessibles à la cavalerie. J'ai dû regretter de ne pouvoir plus utilement employer cette belle et bonne troupe, qui s'est si souvent montrée digne d'éloges.

### BANLIEUE. — PREMIÈRE LÉGION.

Les légions de Paris sont habituées à compter depuis long-temps sur le patriotisme, l'affection et le courage des légions de la banlieue : la journée du 6 juin aura resserré les liens de cette noble fraternité d'armes.

Sur les ordres partis de l'état-major général, les légions s'assemblèrent dès le soir, et dans la nuit, avant même d'entrer dans Paris, la première de la banlieue avait déjà culbuté au pas de charge les factieux qui s'étaient emparés de plusieurs barrières. A peine arrivé au Carrousel, le détachement qu'amenait le colonel Benoist fut mis sous les ordres de M. le colonel Feisthamel, qui, précédé d'un bataillon du 1<sup>er</sup> de ligne, marcha sur la rue Montmartre pour enlever les barricades. Le commandant Desobry, à la tête des soldats de la banlieue, déploya un courage remarquable et touchant. Deux de ses fils étaient dans les rangs ; le plus jeune, Henri-Gabriel, a eu le bras droit traversé d'une balle. Ainsi, nos jours ont vu se renouveler ces exemples d'une fermeté d'âme qui, soutenue par l'honneur et le patriotisme, triomphe des sentimens et des craintes les plus naturelles. Les

trois capitaines Deblesson , Leroy et Geoffray, se sont particulièrement distingués, ainsi que l'adjudant-major Rouière.

Le 3<sup>e</sup> bataillon, dirigé sur l'Hôtel-de-Ville, essuya des décharges dans la rue Planche - Mibray, engagea une action dans la rue Saint-Martin, et fut ensuite placé sous les ordres du colonel de la sixième, qui rend le compte le plus honorable de son courage. Lemaitre (Jacques), sergent de la 2<sup>e</sup> compagnie, et le chasseur Habert, de la 4<sup>e</sup>, ont reçu des balles dans leurs armes. Poisson (Honoré-Michel), a été légèrement touché; l'adjudant-major Darly a montré une activité louable.

Les 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> bataillons ont repris, autour de Paris, dix à douze barrières dont s'étaient emparés les rebelles. Un détachement du 8<sup>e</sup> a pris part à une action, avec le 12<sup>e</sup> léger, dans les rues des Arcis et Saint-Martin. Un voltigeur, Lefèvre, un grenadier, Pigeot, ont été légèrement atteints : une balle brisa le bras droit du chasseur Vibert; il a été amputé le 8.

La compagnie de cavalerie sous les ordres du lieutenant Gassot s'est bien conduite.



## DEUXIÈME LÉGION (BANLIEUE).



Le 6 juin, à deux heures du matin, six bataillons de la deuxième légion entraient sur la place du Carrousel. Le 1<sup>er</sup>, que commande M. Benazet, marcha avec une compagnie du 2<sup>e</sup> bataillon, et un demi-bataillon du 38<sup>e</sup>, pour nettoyer la rue du Temple : il ne rencontra point d'obstacles.

Le 5<sup>e</sup> et le 7<sup>e</sup>, commandés par MM. Sciard et Rigout, se rendirent à la Bastille, sous les ordres de MM. les généraux Schramm et Tourton. Un bataillon de la ligne se trouvait déjà engagé : les hommes du 5<sup>e</sup> se placèrent immédiatement le long du parapet, sur le boulevard Bourdon, et firent un feu bien nourri contre les insurgés qui se trouvaient de

l'autre côté, rue de la Contrescarpe. Quand les munitions furent épuisées, ces braves gens s'élancèrent sur le pont, en face de l'Éléphant, et chargèrent les fuyards à la baïonnette. Tandis que ce bataillon nettoyait le côté gauche du canal, le 7<sup>e</sup>, qui arrivait, suivit le boulevard Bourdon, du côté du Grenier d'Abondance. Chacun des bataillons détruisit dans sa marche une barricade, et les troupes réunies étant revenues sur la place de la Bastille, et de là sur l'Hôtel-de-Ville, eurent quelques engagements assez vifs avec les insurgés, dans les rues voisines.

Les bataillons 8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup>, que commandent MM. Guessard et Pelletier, après avoir fait de nombreuses patrouilles dans Paris, ont été mis sous les ordres du colonel Bonjour, dans la sixième légion, ont enlevé plusieurs barricades, et ont eu plusieurs hommes blessés.

Le colonel de la légion m'annonce qu'il me fera connaître plus tard ceux qui méritent d'être cités. Je dois ajouter, à l'honneur de ces bataillons, qu'ils ont suppléé au défaut de cartouches par le courage et l'arme blanche, et que M. le général Tourton, dans le rapport fort bien fait que j'ai reçu de lui sur l'affaire de la Bastille, leur donne les plus grands éloges.

### TROISIÈME LÉGION (BANLIERE.)

A quatre heures du matin le 6<sup>e</sup> bataillon de la troisième arrivait sur le Carrousel avec son commandant, M. Gauthier, député.

Le 1<sup>er</sup> bataillon ainsi que le 6<sup>e</sup> se sont bien battus sous le commandement de M. le général Gabriel Delessert. Le 2<sup>e</sup> a pris part, avec M. Bourget, son commandant, aux affaires de la place de la Bastille, sous les ordres du général Tourton.

Chacun, dans tous ces bataillons, a rempli sa tâche avec courage et loyauté.

Le colonel, M. Desgranges, à la tête du 3<sup>e</sup> bataillon, engagea une affaire

sérieuse dans la rue Planche-Mibray : les première et deuxième barricades furent franchies au pas de course : une compagnie de carabiniers du 12<sup>e</sup> léger, commandée par M. Elie Cardon et par un capitaine d'état-major, se joignit au détachement. Le troisième retranchement fut emporté; mais arrivé au pied du quatrième, le feu, parti des fenêtres, avait éclairci les rangs. Le colonel, le major, le docteur Torrè, un grenadier, trois ou quatre sapeurs-pompiers, le capitaine Cardon, Benedict, caporal, et trois ou quatre carabiniers restaient seuls. L'attaque n'était plus soutenable. Le colonel Desgranges fut touché de deux balles, dont l'une le blessa légèrement. Ce digne colonel ne peut trop louer la belle conduite du major, de M. Torrè, de MM. Bumulet, grenadier à Vanves, Maulin et Desforges, sapeurs-pompiers à Orly, ainsi que du sergent-trompette des voltigeurs de Vitry, qui, sur les premières barricades, sonna la charge. Le colonel cite encore avec éloges M. Cardon, capitaine de carabiniers, et Benedict, caporal; tous deux lui ont semblé mériter une mention particulière.

#### QUATRIÈME LÉGION (BANLIEUE.)

La quatrième légion de la banlieue, instruite que dès les premiers instans de trouble, les conspirateurs s'étaient emparés des barrières, les fit reprendre de suite par le bataillon de Bercy et deux compagnies de Saint-Mandé.

A six heures du matin, cinq cents hommes de la légion étaient rendus au Carrousel, sous les ordres de son colonel, le général Debellair. Un détachement, commandé par le capitaine Yoch, prit part à une affaire qui se livra du côté de l'église de Saint-Nicolas-des-Champs. Gaspard l'Heureux, sergent-major des grenadiers, de *Joinville-le-Pont*, fut tué dans cette affaire : ce brave laisse une femme et un enfant sans fortune.

Un autre détachement du premier bataillon fut envoyé pour occuper avec une compagnie de ligne l'École Polytechnique ; les autres bataillons, sous les ordres du colonel, prirent position sur la place du Châtelet et pénétrèrent courageusement dans la rue Saint-Denis jusqu'à la hauteur de la rue Aubry-le-Boucher, où la première barricade fut détruite.

Ces infatigables, ces intrépides légions de la banlieue, ne retournèrent dans leurs foyers que lorsque la garde nationale de Paris et la troupe de ligne, si puissamment secondées par leurs efforts, eurent achevé d'étouffer, dans les maisons de la rue Saint-Martin, les derniers mouvemens, de l'insurrection,

La discipline exacte, la valeur patiente ou hardie, la loyauté toute française, l'esprit tout national des troupes de ligne ont mérité l'unanime approbation des habitans de Paris. Jamais il n'exista de plus parfait accord que celui de l'armée et de la garde nationale. Les troupes appelées pour un moment à Paris ont partagé toutes les fatigues, tous les dangers de la garnison, et doivent partager avec elle mes félicitations. Le général D'Arriule, qui commande la place, s'est montré digne en tout de sa belle réputation militaire. J'ai trouvé dans son expérience, dans son activité de tous les momens, dans son dévouement de cœur et d'action, le plus sûr, le plus utile, le plus honorable concours.

Les officiers qui sont sous ses ordres, et parmi lesquels je dois citer d'une manière toute particulière M. le colonel Chatry-de-la-Fosse, major de la place, le commandant Bilfeldt, et M. Raulin, capitaine, ont tous bien mérité par leurs services. Je ne puis dans mes remerciemens les séparer de leur digne général. J'ai reçu de lui un excellent rapport qui met bien dans leur jour les services de son état-major et des troupes de la garnison. Je fais imprimer ce rapport à la suite du mien, et j'y joins le compte fort exact et fort judicieux que m'a rendu M. le général de Tourton, des affaires auxquelles il a pris part à la porte Saint-Antoine.

La garde municipale a déployé sur tous les points, dans des circonstances si difficiles, une activité, une énergie, une bravoure constante. Ses officiers, ses soldats, ont bien payé de leurs personnes. M. le colonel Feisthamel m'a tracé un rapport détaillé qui accompagnera ceux des généraux D'Arriule et Tourton : on ne peut trop publier tout ce qu'a fait un corps qui se conduit si bien.

Tous ces documens contribueront à faire connaître le mouvement d'indignation que fit éclater la capitale, et l'accord unanime des citoyens au premier signal des attentats qui devaient, dans les folles espérances d'une bande de factieux, ébranler pendant les journées de juin le gouvernement national fondé par les journées de juillet.

La garde nationale a bien compris qu'il s'agissait de défendre son industrie, ses biens, le trône et les lois, contre le pillage et l'anarchie. Elle a couru aux armes ; elle a bien mérité de la France. Ses chefs, que je voudrais nommer ensemble, s'enviaient noblement entre eux les missions difficiles, les occasions périlleuses. Le gouvernement de juillet et la France, dont il est inséparable, peuvent compter sur eux : je dois être, et je suis en effet bien fier, Monsieur le Ministre, de l'honneur que m'a fait le Roi en me plaçant à la tête de pareils hommes.

Je ne saurais terminer ce Rapport, Monsieur le Ministre, sans rendre aux officiers de mon état-major un témoignage qu'ils ont mérité. Tous ont montré zèle, dévouement et courage. Je dois citer particulièrement le chef d'escadron Mazères, officier distingué, qui partout a fait preuve de beaucoup de résolution, et qui s'est élancé un des premiers sur la barricade de la rue Montmartre ; le chef d'escadron Barrière, qui a montré de la vigueur, du sang-froid, dans trois attaques, et qui franchit fort bravement en tête du 1<sup>er</sup> de ligne les retranchemens de la rue Saint-Martin ; M. le lieutenant-colonel Rampon, qui s'est battu et qui a dirigé des colonnes, quoiqu'à peine remis d'une longue maladie ; MM. les commandans Baillot et

Flory; MM. les commandans Gilbert des Voysins et Odier, qui se sont très bien conduits, l'un avec M. le colonel Feisthamel, l'autre sous les ordres de M. le lieutenant-colonel Rampon; M. le capitaine de Saisset, qui, dans la rue Saint-Martin, avec M. Barrière, a fait voir, sous le feu, beaucoup de calme et de bravoure; M. le capitaine Lacaze, qui a eu un cheval tué sous lui, en remplissant bravement une mission périlleuse; MM. les capitaines Montalivet, Dupont, Philippe, Nepveu, Jouan, Clausse et Cointet, qui se sont fort distingués.

M. le colonel duc d'Otrante, retenu malgré lui à l'État-Major, y a rendu, comme dans toutes les circonstances, les plus utiles services. J'ai vu avec plaisir, Monsieur le Ministre, que ces officiers d'état-major et tous leurs camarades s'étaient montrés dignes, en toute occasion, de la garde nationale dont ils font partie.

*Le Maréchal commandant en chef les Gardes nationales  
de Paris et de la Banlieue,*

LOBAU.

Pour copie conforme :

*Le chef d'état-major général,*

JACQUEMINOT.



# ÉTAT GÉNÉRAL

## DES MORTS ET DES BLESSÉS

DANS LES LÉGIONS DE PARIS ET DE LA BANLIEUE

PENDANT LES JOURNÉES DES 5 ET 6 JUIN.

### PREMIÈRE LÉGION.

Néant.

### DEUXIÈME LÉGION.

BATAILLONS.	COMPAGNIES.	NOMS ET PRÉNOMS.	GRADES.	MORTS.	BLESSÉS, ET NATURE DES BLESSURES.	OBSERVATIONS.
1 <sup>er</sup>	2 <sup>e</sup>	TUFFÉE (LOUIS-MATHIEU) ..	Chasseur....	1	.....	Peintre-vitrier, tué dans les rangs du 25 <sup>e</sup> régiment de ligne.
1 <sup>er</sup>	2 <sup>e</sup>	HELT. ....	Idem ....	1		
2 <sup>e</sup>	2 <sup>e</sup>	BUFFET. ....	Idem ....	"	1. Coup de feu dans les reins.	
3 <sup>e</sup>	"	BOUZENOT.....	Adj.-major..	"	1. Forte contusion à la cuisse droite.	
3 <sup>e</sup>	Grenad.	JOUBERT.....	Sergent.....	"	1. Balle morte au côté gauche.	
3 <sup>e</sup>	Idem.	PELCHET.....	Grenadier...	"	1. Coup de feu à la tête.	
3 <sup>e</sup>	Idem.	MARTHALLER.....	Idem ....	"	1. Coup de feu à la jambe.	
3 <sup>e</sup>	1 <sup>re</sup>	PAYOT-MOLLET. ....	Chasseur. .	1	.....	Atteint d'un coup de feu à la tête.
3 <sup>e</sup>	1 <sup>re</sup>	HAWEMANN.....	Idem ....	"	1. Blessé par la chute d'une table lancée des fenêtres.	Crache le sang.

BATAILLONS.	COMPAGNIES.	NOMS ET PRÉNOMS.	GRADES.	MORTS.	BLESSÉS, ET NATURE DES BLESSURES.	OBSERVATIONS.
3 <sup>e</sup>	2 <sup>e</sup>	DUVAL DES ROUSSES....	Chasseur ...	»	1. Blessé à la main, par la chute d'un meuble,	
3 <sup>e</sup>	2 <sup>e</sup>	VANDERHOEVEN.....	<i>Idem</i> ....	»	1. Blessé en franchissant une barricade.	
3 <sup>e</sup>	3 <sup>e</sup>	LOUYER-VILLERMAY....	<i>Idem</i> ....	»	1. Coup de feu au pied.	
4 <sup>e</sup>	4 <sup>e</sup>	GEOFFROY.....	Lieutenant..	1		
4 <sup>e</sup>	2 <sup>e</sup>	DEFRASSE.....	Chasseur ...	»	1. Blessé d'un coup d'épée dans les reins.	Cherchant à se soustraire à une vive fusillade, il se retirait dans une allée, où un officier de ligne, le prenant pour un révolté, le frappa d'un coup d'épée.
4 <sup>e</sup>	4 <sup>e</sup>	BASTIAN.....	<i>Idem</i> ....	»	1. Légèrement blessé à la cuisse par une arme tranch.	
»	»	BERNARD.....	M <sup>d</sup> de draps, Pal.-Royal.	1		Tué en combattant dans les rangs de la 5 <sup>e</sup> légion, au passage du Saumon.
				5	11	TOTAL, 16

## TROISIÈME LÉGION.

1	Grenad.	BONNEVILLE.....	Serg.-major de grenad.	»	1. Balle qui a fait une forte contusion à la cuisse.	
<i>id.</i>	<i>Idem.</i>	SURLOT (CHARLES).....	Cap. de gren.	»	1. La jambe droite trav. d'une balle.	
<i>id.</i>	3 <sup>e</sup>	SUTTY (ANTOINE-THÉODORE).	Chasseur.	1		Sa mère, âgée et infirme, reste sans moyen d'existence.
<i>id.</i>	4 <sup>e</sup>					
		MOURANT (LOUIS-FRANÇOIS).	<i>Idem.</i>	1		
3 <sup>e</sup>	<i>Idem.</i>	HÉBERT (ANTOINE-MARIE)..	Lieutenant.	»	1. Une balle à la jambe.	
<i>id.</i>	Grenad.	BECK (NICOLAS).....	Grenadier.	»	1. Blessé à la hanche.	
<i>id.</i>	<i>Idem.</i>	LEGRAND (PAUL-JOSEPH)...	<i>Idem.</i>	»	1. Blessure grave.	
<i>id.</i>	<i>Idem.</i>	DAUGNY (LÉON-BENOÎT)...	<i>Idem.</i>	»	1. Blessé au genou.	
<i>id.</i>	<i>Idem.</i>	SAULIAT (LOUIS-NICOLAS)..	Caporal.	»	1. Blessé d'un éclat de bois.	
<i>id.</i>		SCUGFORT (PIERRE-AUG.)..	Chasseur.	1		
				3	7	TOTAL, 10

## QUATRIÈME LÉGION.

BATAILLONS.	COMPAGNIES.	NOMS ET PRÉNOMS.	GRADES.	MORTS.	BLESSÉS, ET NATURE DES BLESSURES.	OBSERVATIONS.
2 <sup>e</sup>	Ét.-maj.	BELLIER (FRANÇ.-MICHEL)...	Adj.-maj.	1	.....	Il laisse une veuve et deux enfans sans fortune.
<i>id.</i>	Grenad.	LEFORT (ÉMILE).....	Grenadier.	1	.....	Commis marchand; laisse trois enfans sans fortune.
<i>id.</i>	<i>Idem.</i>	CHARBONNIER (JEAN-BAPT.)...	Sergent.	»	1. Blessure légère.	
1 <sup>er</sup>	<i>Idem.</i>	HUNOUT (CHARLES-ACHILLE)	Grenadier.	»	1. Blessure grave à la jambe.	
2 <sup>e</sup>	3 <sup>e</sup>	DESCAMPS (LOUIS-RENÉ)...	Chasseur.	»	1. Blessé assez gravement à la cuisse.	Coiffeur, père de famille, sans fortune.
3 <sup>e</sup>	Ét.-maj.	RAYBAUD (PIERRE).....	S.-L. P.-drap.	»	1. Blessé légèrement au mollet.	
<i>id.</i>	3 <sup>e</sup>	MILLARD (ANT.-ÉDOUARD)...	Chasseur.	»	1. Blessé gravement au bras et au côté.	
4 <sup>e</sup>	2 <sup>e</sup>	RENAUD (HENRI-PIERRE)...	<i>Idem.</i>	»	1. Blessé gravement au bras droit et au côté.	Ancien militaire, décoré de juillet, père de cinq enfans dans le besoin.
<i>id.</i>	4 <sup>e</sup>	REMY (CHARLES).....	<i>Idem.</i>	»	1. Blessé légèrement au bras.	
				2	7	TOTAL, 9

## CINQUIÈME LÉGION.

2 <sup>e</sup>	4 <sup>e</sup>	PICARD (HENRI-ACHILLE)...	Caporal.	»	1. 6 chevrotines dans les jambes.
<i>id.</i>	Voltig.	COUTURIER (ANT.-AUG.)...	Sergent.	»	1. Chevrotine dans le mollet et une balle morte au pied.
3 <sup>e</sup>	Grenad.	RADOU (MICHEL).....	Capit. en 2 <sup>e</sup>	»	1. Coup de pied de cheval.
<i>id.</i>	<i>Idem.</i>	POUGEOIS (EDME-EUSÈBE)...	Capit. en 1 <sup>er</sup>	»	1. Balle morte à la hanche.
<i>id.</i>	<i>Idem.</i>	RADIGON (JEAN-MICHEL)...	Grenadier.	»	1. Contusion au pied par un coup de feu.
		MATHIEU (ÉTIENNE).....	Tambour.	»	1. A eu la jambe amp.
					Tot. 6 blessés.

# SIXIÈME LÉGION.

BATAILLONS.	COMPAGNIES.	NOMS ET PRÉNOMS.	GRADES.	MORTS.	BLESSÉS, ET NATURE DES BLESSURES.	OBSERVATIONS.
1 <sup>er</sup>	4 <sup>e</sup>	ALAIN .....	Sergent.	»	1. Balle à la tête.	Brocanteur ; position peu aisée.
4 <sup>e</sup>	Grenad.	BLEUZE .....	Grenadier.	»	1. Coup de feu à la main ; amputation du pouce.	Parfumeur ; position avantageuse.
<i>id.</i>	4 <sup>e</sup>	BRUNET .....	Chasseur.	»	1. La jambe traversée d'une balle.	
3 <sup>e</sup>	3 <sup>e</sup>	COLLET .....	Lieutenant.	»	1. Contusion au côté dr. du front par une balle morte.	Employé aux poids et mesures ; position favorable.
2 <sup>e</sup>	Grenad.	DEBEAUVAIS .....	Sergent.	»	1. Coup de plomb aux jambes.	
<i>id.</i>	2 <sup>e</sup>	DEBROHE .....	Chasseur.	»	1. Le bras droit traversé par une balle.	Il est aisé.
1 <sup>er</sup>	Grenad.	DURET .....	Grenadier.	»	1. Cuisse cassée par deux balles.	Position favorable.
4 <sup>e</sup>	1 <sup>re</sup>	DUTHÉ .....	Chasseur.	»	1. Blessé à la tête par une balle.	Brocanteur ; aisé.
1 <sup>re</sup>	Grenad.	DELAVARDE .....	Grenadier.	»	1. Le bras traversé d'une balle.	Aisé.
3 <sup>e</sup>	<i>Idem.</i>	DRAPIER .....	<i>Idem.</i>	»	1. Contusion à la jambe droite par une balle.	Homme de loi ; peu aisé.
2 <sup>e</sup>	<i>Idem.</i>	FLEURY .....	<i>Idem.</i>	»	1. Coup de plomb dans le ventre.	Médecin ; aisé.
1 <sup>re</sup>	4 <sup>e</sup>	GOUPY .....	Chasseur.	»	1. Blessé au cou par des grains de pl.	Ouvrier bijoutier ; très peu aisé.
2 <sup>e</sup>	2 <sup>e</sup>	GRAVET .....	Capitaine.	»	1. Fracture du bras droit ; amputation.	Il est à Saint-Louis.
<i>id.</i>	3 <sup>e</sup>	HYON .....	Sous-lieut.	»	1. Balle morte à la poitrine ; forte contusion.	
3 <sup>e</sup>	Grenad.	HUSSON .....	Grenadier ..	»	1. Une balle dans le cou.	Très peu aisé.
<i>id.</i>	<i>Idem.</i>	HERMEL .....	<i>Idem.</i> ...	»	1. Bras traversé par une balle.	
<i>id.</i>	3 <sup>e</sup>	LECOEUR .....	Chasseur ...	»	1. Blessé d'un coup de feu à la cuisse gauche.	
4 <sup>e</sup>	Grenad.	LEFÈVRE .....	Grenadier...	»	1. Fracture du bras droit ; amputation dans l'articulation.	
2 <sup>e</sup>	<i>Idem.</i>	LEBLOND .....	Sergent.....	»	1. Bras gauche fracturé ; l'amputation paraît inévitable.	

BATAILLONS.	COMPAGNIES.	NOMS ET PRÉNOMS.	GRADES.	MORTS.	BLESSÉS, ET NATURE DES BLESSURES.	OBSERVATIONS.
1 <sup>er</sup>	3 <sup>e</sup>	LORRAIN fils.....	Chasseur....	»	1. Blessure légère à la poitrine et à la cuisse.	
3 <sup>e</sup>	1 <sup>re</sup>	MARILLIER.....	<i>Idem</i> ....	»	1. Une balle au pied; amputation probable.	
<i>id.</i>	Grenad.	MARCHAND fils.....	Grenadier...	»	1. Contusion à la poitrine par une balle morte.	
2 <sup>e</sup>	2 <sup>e</sup>	MORGE.....	Chasseur....	»	1. Jambe fracturée par une balle.	Position peu aisée.
3 <sup>e</sup>	Voltig.	PALLOT.....	Voltigeur...	»	1. A reçu plusieurs meurtr. graves.	Doreur; peu aisé.
4 <sup>e</sup>	4 <sup>e</sup>	PROT.....	Chasseur....	»	1. Balles dans le ventre et dans la jambe.	
2 <sup>e</sup>	<i>Idem.</i>	RAIMOND.....	<i>Idem</i> ....	»	1. Balle traversant le bras; amputation inévitable.	Peintre en porcelaine; position peu heureuse.
1 <sup>er</sup>	Voltig.	TASSIN.....	Voltigeur...	»	1. Une balle derrière le cou.	
2 <sup>e</sup>	Grenad.	VALLIÈRE.....	Grenadier...	»	1. Le gras de la cuisse traversé par une balle.	
1 <sup>er</sup>	1 <sup>re</sup>	ÉLIE fils.....	Chasseur....	1		
3 <sup>e</sup>	Voltig.	PROCHE.....	Voltigeur...	1		
2 <sup>e</sup>	4 <sup>e</sup>	ROUHOT.....	Chasseur....	1		
				3	28	TOTAL, 31

## SEPTIÈME LÉGION.

4 <sup>e</sup>	»	MARCHAND.....	»	»	1. Un coup de feu à la jambe.	Blessure grave.
<i>id.</i>	»	GROS.....	»	»	1. Deux coups de feu à la jambe.	
1 <sup>er</sup>	Grenad.	BENNETON.....	Sous-lieut...	1	.....	
2 <sup>e</sup>	»	SOULIER.....	Sergent.....	»	1. Deux coups de feu au bras droit.	
<i>id.</i>	»	DEMILCANP.....	Caporal....	1	Plusieurs coups de feu.	
				2	3	TOTAL, 5

## HUITIÈME LÉGION.

BATAILLONS.	COMPAGNIES.	NOMS ET PRÉNOMS.	GRADES.	MORTS.	BLESSÉS, ET NATURE DES BLESSURES.	OBSERVATIONS.
2°	3°	VOYSIN (Nic.-Louis-H.)....	Sous-lieut...	"	1. Bless. légère d'un coup de baïonnette entre deux doigts de la main gauche.	
4°	<i>Idem.</i>	HERVET (Jean-Fr.-Marie)..	Tambour...	1	Un coup de feu dans le bas-ventre.	
				1	1	TOTAL, 2

## NEUVIÈME LÉGION.

Néant.

## DIXIÈME LÉGION.

3°	Grenad.	PIERROT .....	Grenadier...	"	1. Blessé à l'œil dr., rue de Lancry.	
<i>id.</i>	4°	VOISENET .....	Chasseur...	"	1. Blessé à l'œil g.	
<i>id.</i>	<i>Idem.</i>	RABUTEAU .....	<i>Idem.</i> ....	"	1. Touché légèrement d'un éclat de bois.	
				3		TOTAL, 3

## ONZIÈME LÉGION.

2°	1°	JACQUES. ....	Sergent.....	"	1. Blessé à la tête d'un pot de fleurs, qu'on a jeté d'une fenêtre rue de La Harpe.	
3°	Voltig.	PAYEN, libraire. ....	Lieut. en 1 <sup>er</sup> ..	"	1. Blessé à la main et au poignet droit d'un coup de feu chargé à plomb.	Toutes ces blessures ont été reçues dans la rue Aubry-le-Boucher, à l'attaque de la maison n° 30, rue Saint-Martin.
4°	1°	GEORGES. ....	Sergent.....	"	1. Blessé au ponce par une balle.	

BATAILLONS.	COMPAGNIES.	NOMS ET PRÉNOMS.	GRADES.	MORTS.	BLESSÉS, ET NATURE DES BLESSURES.	OBSERVATIONS.
id.	Idem.	COURCIER.....	Adjud.-maj.	"	1. Ayant reçu au cou une contusion causée par une balle ricochée sur un mur.	Toutes ces blessures ont été reçues dans la rue Aubry-le-Boucher, à l'attaque de la maison n° 30, rue Saint-Martin.
id.	2°	MAYR. décoré de juillet....	Sergent.....	"	1. Blessé au ponce par un insurgé qu'il a fait prisonnier.	
id.	Idem.	MARION.....	Chasseur....	"	1. Blessé légèrement à l'oreille par une balle.	
4°	Idem.	THOMMERET.....	Fifre.....	"	1. Blessé en combattant avec la 6° légion.	
Tot. 7.						

## DOUZIÈME LÉGION.

Néant.

## TREIZIÈME LÉGION.

( CAVALERIE. )

3°	6°	LIPMANN.....	Garde à cheval.	"	1. Forte contusion à la poitrine et à la cuisse.	Blessé en combattant dans les rangs de la 6° légion. Le rapport fait le plus grand éloge du courage et de l'intrépidité de ce garde.
					1	

# PREMIÈRE LÉGION.

(BANLIEUE.)

BATAILLONS.	COMPAGNIES.	NOMS ET PRÉNOMS.	GRADES.	MORTS.	BLESSÉS, NATURE DES BLESSURES.	OBSERVATIONS.
1	"	DEZOBRY (HENRY).....	Grenadier...	"	1. Le bras droit traversé par une balle.	C'est le fils du chef du 1 <sup>er</sup> bataillon.
3 <sup>e</sup>	"	POISSON (HONORÉ).....	Chasseur....	"	1. Atteint d'une balle à la main.	Il a été amputé le 8 juin.
8 <sup>e</sup>	"	VIBERT. ....	<i>Idem</i> ....	"	1. Coup de feu dans l'avant-bras dr., fracture du radius et du cubit.	
"	"	FRARIER.....	Voltigeur....	"	1. Coup de feu dans la figure.	
"	"	LEFÈVRE.....	<i>Idem</i> ....	"	1. Couvert de contusions.	
"	"	PIGEAUX.....	Grenadier...	"	1. Balle morte dans le genou gauche, avec contusion.	
					6	

# DEUXIÈME LÉGION.

(BANLIEUE.)

8	Carabin. de Passy.	COUARON (JEAN).....	Caporal.....	"	1. Coup de feu à la tempe.	Aux barricades St.-Martin ; a trois enfans.
<i>id.</i>	Voltig.	BESSE (JACQUES).....	Voltigeur...	"	1. Balle à travers la cuisse.	Rue Greneta ; a deux enfans.
<i>id.</i>	Autenil. Nefait pas part. de la gardenat.	LAMOUCHE.....	Volontaire..	"	1. Coup de feu près la tempe, aux barricades de la rue Saint-Martin.	Peu dangereuse, mais longue à guérir ; il a quatre enfans.
<i>id.</i>	Grenad. de Passy.	LANGLET (HECTOR).....	Grenadier...	"	1. Coup de feu à la tête, près la tempe, reçu à la mairie du 2. arrondiss.	Sans gravité.
<i>id.</i>	<i>Idem.</i>	FROMAGE (LOUIS).....	<i>Idem</i> ....	"	1. Atteint d'un coup de pierre en détruisant la barricade de la rue de la Mortellerie.	Garçon de bureau, père de quatre enfans.
9 <sup>e</sup>	<i>Idem.</i>	DEGRAIS dit JÉSUS (J.-J.)..	Chasseur....	"	1. A eu la main gauche fracassée, rue du Ponceau.	L'amputation a eu lieu à Saint-Louis.
					6	



# TROISIÈME LÉGION.

(BANLIEUE.)

BATAILLONS.	COMPAGNIES.	NOMS ET PRÉNOMS.	GRADES.	MORTS.	BLESSÉS, ET NATURE DES BLESSURES.	OBSERVATIONS.
1 <sup>er</sup>	Arcueil.	DUBETTIER.....	Adjud.-maj..	1		Tué en combattant dans les rangs de la 6 <sup>e</sup> légion de Paris.
2 <sup>e</sup>	"	SABOURET, menuisier.....	"	"	1. Blessé d'une balle au bras gauche.	On craint l'amputation ; six enfants.
id.	"	MOREAU (FERDINAND).....	"	"	1. Blessé d'une balle à la cuisse gauche.	On espère une prompte guérison.
id.	"	ESNAULT, ouvrier carrier..	"	"	1. Blessé d'une balle à la joue.	La blessure est légère.
3 <sup>e</sup>	"	LIUSETTE (GERMAIN).....	"	1		Deux enfants.
3 <sup>e</sup>	"	LAMY (ÉLIE-CH.).....	"	"	1. Balle dans les côtes.	
id.	"	LAMETH (GERMAIN-MARIE).	"	"	1. Balle à l'omoplate gauche.	
id.	"	BIERRY (JEAN).....	"	"	1. Balle au-dessus de la cheville gauche.	Blessure grave.
id.	"	FIALLOU.....	"	"	1. Balle dans la jugulaire.	Forte blessure.
id.	"	GANT (LOUIS-ALEXANDRE)...	"	"	1. Balle qui a traversé une cuisse et fait une forte contusion à l'autre.	
id.	"	UN VOLTIGEUR.....	"	"	1. Légère blessure à la lèvre supérieure.	
5 <sup>e</sup>	"	CABARET (J.-G.).....	"	"	1. Blessure grave d'une balle au bras.	
id.	"	GAUTIER (PIERRE).....	"	"	1. Blessé dangereusement à la poitrine et au bras.	Père de famille.
id.	"	THIERRY.....	"	"	1. Balle à la fesse.	Impossibilité de travailler.
id.	"	HACHETTE (J.-B.).....	"	"	1. Blessure légère d'un coup de feu.	
id.	"	BAUDIER (A.-E.).....	"	"	1. Blessure grave.	
id.	"	BERNARD (A.-E.).....	"	"	1. Blessure grave.	
id.	"	AUDRY (NICOLAS).....	"	"	1. Blessure grave.	
id.	"	LÉDÉ (P.-F.-F.).....	"	"	1. Blessé d'un coup de crosse à la jambe.	A besoin de secours ; père de famille.
id.	"	COSME (GÉORGÉLIE).....	"	"	1. Même blessure.	Célibataire.
				2	18. Tot. 20.	

# QUATRIÈME LÉGION.

(BANLIEUE.)

Les renseignemens ne sont pas parvenus.

## ÉTAT NUMÉRIQUE

*Des Gardes Nationaux de tous grades, de Paris et de la Banlieue, tués ou blessés pendant les journées des 5 et 6 juin 1832.*

NUMÉROS DES LÉGIONS.	NOMBRE DES GARDES NATIONAUX		TOTAL PAR LÉGION.	OBSERVATIONS.
	TUÉS.	BLESSÉS.		
Paris. 1 <sup>re</sup>	»	»	»	Néant.
2 <sup>e</sup>	5	11	16	
3 <sup>e</sup>	3	7	10	
4 <sup>e</sup>	2	7	9	
5 <sup>e</sup>	»	6	6	
6 <sup>e</sup>	3	28	31	Néant.
7 <sup>e</sup>	2	3	5	
8 <sup>e</sup>	1	1	2	
9 <sup>e</sup>	»	»	»	
10 <sup>e</sup>	»	3	3	
11 <sup>e</sup>	»	7	7	Néant.
12 <sup>e</sup>	»	»	»	
Cavalerie. 13 <sup>e</sup>	»	1	1	Les renseignemens ne sont pas parvenus.
Banlieue. 1 <sup>re</sup>	»	6	6	
2 <sup>e</sup>	»	6	6	
3 <sup>e</sup>	2	18	20	
4 <sup>e</sup>	»	»	»	
TOTAUX.....	18	104	122	

## PLACE DE PARIS.

---

# RAPPORT

A M. LE MARÉCHAL COMTE LOBAU,

SUR LES ÉVÉNEMENTS DES 5 ET 6 JUIN

ET SUR LES ÉVÉNEMENTS QUI EN ONT ÉTÉ LA SUITE.

Paris, le 12 juin 1832.

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

La police m'avait depuis long-temps prévenu que les agitateurs n'attendaient qu'une occasion pour tenter un coup décisif. Le 5 au matin, jour des obsèques du général Lamarque, l'aspect seul de la foule qui suivait le cercueil vint justifier ces prévisions et corroborer ces avertissements. Des mesures étaient prises pour assurer le repos de Paris et veiller à la défense de l'ordre, sans provoquer une agression; huit cents hommes faisaient partie du convoi pour rendre les honneurs au général: un bataillon du 12<sup>e</sup> léger était stationné sur la place de la Bastille; un bataillon du 25<sup>e</sup> au Luxembourg; un bataillon du 3<sup>e</sup> léger occupait la place de Grève, avec un escadron du 2<sup>e</sup> de dragons; un escadron du même régiment était posté à la Halle-aux-Vins; quatre escadrons de carabiniers garnissaient la place Louis XV: le 6<sup>e</sup> dragons tout entier, prêt à monter à cheval, attendait dans la caserne des Célestins. Tout le reste des troupes de la garnison était consigné dans ses quartiers. A ces mesures de précaution se joignaient les ordres les plus positifs pour éviter le combat. Il

était enjoint aux deux bataillons d'escorte de ne pas se défendre en cas de désordre, de suivre les masses et de se replier sur l'état-major de la division, rue de Lille, pour y recevoir de nouveaux ordres. Dans la journée l'on rapprochait les troupes de Ruel, de Courbevoie et de Saint-Denis, en défendant expressément aux troupes sous les armes, de tirer un coup de fusil hors le cas d'attaque et de légitime défense.

Cependant des intentions perturbatrices se manifestèrent dans le convoi dès les premiers instans de sa marche. A la Madeleine, des jeunes gens qui marchaient sous un drapeau particulier, et qu'on nommait les *Amis du peuple*, voulaient que le poste, après avoir rendu les honneurs au char funèbre, portât les armes devant eux. Ils s'adressaient aux soldats en leur disant : « Nous comptons sur vous, mes amis; vous pouvez compter » sur les Amis du peuple. » Ces paroles étaient d'accord avec les proclamations dangereuses répandues la veille dans les casernes, dans le but de détourner les soldats de leur devoir.

Arrivé à la rue de la Paix, le cercueil fut détourné de sa marche, et les cris : *A la Colonne! à la Colonne!* furent suivis d'un mouvement de cette cohue vers la place Vendôme. Le poste de l'état-major de la place, sorti d'abord, rentra un instant dans la crainte d'une attaque, et bientôt après sortit de nouveau, satisfaisant, par prudence, en exécution des ordres reçus, aux désirs exprimés dans la foule, qui s'éloigna non sans cris insultans et sans menaces pour la soirée. Ces provocations multipliées ne pouvaient laisser de doute sur les intentions de cette masse turbulente.

La marche du convoi se poursuivit rapidement et sans incidens graves jusqu'au pont d'Austerlitz. Là, près de l'estrade au pied de laquelle le cercueil avait été conduit, où des discours que je ne veux pas qualifier avaient été prononcés, parut tout à coup le drapeau rouge portant pour devise *la liberté ou la mort*. Là fut présenté le bonnet rouge aux troupes indignées. Là les armes furent mises à découvert, et les cris : *Au Panthéon!*

*au Panthéon!* mille fois répétés avec fureur. Mais la garde municipale en s'opposant au passage, rue Buffon et rue Poliveau, assura le départ des restes du général. Les deux bataillons d'escorte, après les feux exécutés en l'honneur du mort, commencèrent leur mouvement de retraite sous les ordres du colonel Chatry de Lafosse et rejoignirent sur la place de la Bastille le bataillon du 12<sup>e</sup> léger placé là en observation.

Le 6<sup>e</sup> dragons, sur un avis du préfet de police, avait fait sortir deux escadrons. Arrivés à la hauteur de la caserne de Sully, formés en colonne par pelotons, et le sabre dans le fourreau, ces troupes rencontrèrent la voiture du général Lafayette, suivie d'une foule pressée, armée de fusils, de pistolets, de sabres et de poignards, et reçurent vingt ou trente coups de feu, dont furent atteints quelques hommes et plusieurs chevaux. Le chef d'escadron Desolliers, qui les commandait, fit prévenir le colonel de l'embarras de sa situation, et le reste du régiment monta à cheval pour tourner les séditeux. Cependant M. Desolliers marcha seul aux assaillans, et ses discours, la ferme contenance de ses troupes, les décidèrent à chercher un autre passage et à s'éloigner. Cette même voiture, ce même cortège, passant plus tard (à six heures) près du poste de la Madeleine voulut le désarmer, sous prétexte d'avoir le moyen de protéger le général menacé. L'officier commandant ce poste refusa de livrer ses armes, offrit seulement une escorte à M. de Lafayette, qui le remercia, sans accepter, et la foule continua sa marche aux cris de *Vive la ligne, vive le 3<sup>e</sup> léger!*

Pendant le conflit qui avait eu lieu près de la Bastille entre M. Desolliers et la troupe qui entraînait le général Lafayette, d'autres révoltés attaquaient et désarmaient les petits postes stationnés à la caserne de Sully, en pénétrant par un toit peu élevé. Ils s'emparaient des maisons contiguës, sous les ordres d'un homme en habit de garde national, défendaient les passages, formaient des barricades, et semblaient vouloir atteindre la ca-

serne des Célestins. Quand le reste du 6<sup>e</sup> dragons, sous les ordres du colonel, se présenta, il fut accueilli par des coups de feu; le colonel ordonna la charge (ainsi les dragons n'ont commencé le combat qu'après avoir reçu deux fois, sur deux points différens, le feu des révoltés). Dans cette charge, les dragons balayèrent la rue de l'Arsenal, leur colonel fut blessé, le lieutenant-colonel blessé, le commandant Cholet fut tué. Le boulevard Bourdon, à droite, fut dégagé jusqu'à une dernière barricade à la hauteur du pont du canal, qui fut emportée, comme toutes les autres; et le régiment, incommodé par les feux qui partaient de l'Arsenal, du pavillon de Sully, du Grenier-d'Abondance et des palissades, regagna en bon ordre les rues de la Cerisaie et du Petit-Musc.

Au moment de la charge, un grand nombre de fuyards, les uns en habit de garde national, les autres en bourgeois, se présentèrent aux bataillons arrêtés sur la place de la Bastille, poussant des cris de vengeance et disant que les dragons les assassinaient. Le colonel Lafosse fit charger les armes. Pendant ce temps les factieux renversaient une omnibus à l'entrée de la rue du Faubourg Saint-Antoine, presque en face celle des Tournelles. La barricade naissante fut renversée sans combattre; le poste de garde municipale, qui se défendait à coups de fusil, fut dégagé, et, sur l'ordre du colonel Lafosse, évacué peu de temps après. Déjà des barricades s'élevaient sur la rive gauche de la Seine, vers le Panthéon et dans la direction tracée aux troupes de l'escorte en cas de désordre. Le colonel prit donc sa route de retraite par les boulevards, pour éviter un engagement, et il emmena avec lui le bataillon du 12<sup>e</sup> léger qu'il avait trouvé sur la place de la Bastille.

Les barricades et la présence de ceux qui les élevaient forcèrent ce corps, fidèle à ses ordres prudents, de quitter les boulevards par la rue de Lanery pour remonter dans le faubourg et suivre une ligne parallèle aux boulevards. Le colonel reprit cependant cette route à la porte Saint-

Denis, où le combat était engagé, y laissa quatre compagnies et regagna rapidement la place Vendôme avec le reste de ses bataillons. Il était six heures et demie.

Déjà la nouvelle de l'engagement des dragons avec l'émeute armée m'était parvenue, les troupes marchaient pour se concentrer vers le Carrousel, le Louvre et le lieu du combat, et moi-même, suivi de tous les officiers de mon état-major, je m'étais rendu auprès de monsieur le maréchal comte Lobau, pour concerter avec lui les moyens de défense et de répression. Deux escadrons de carabiniers se rendaient en hâte au Panthéon avec un bataillon du 25<sup>e</sup>, deux bataillons du 16<sup>e</sup> étaient à l'Hôtel-de-Ville, deux bataillons du 16<sup>e</sup> au Châtelet, un bataillon du 1<sup>er</sup> de ligne à la porte Saint-Denis, deux bataillons du même régiment étaient réunis place Vendôme, le 6<sup>e</sup> dragons était dans ses positions entouré de barricades, le 2<sup>e</sup> dragons au Carrousel, le 38<sup>e</sup> de ligne au Carrousel et au terrain de Bellechasse pour garder les ministères de l'intérieur et de la guerre.

Aussitôt après l'engagement avec les dragons, les séditieux se répandaient rapidement dans Paris, désarmant les petits postes et cherchant à acquérir des positions sur les deux rives de la Seine. Ils attaquèrent la caserne de la troisième compagnie de sous-officiers vétérans qui, sans cartouches, se défendirent bravement et ne perdirent que quelques fusils, les assaillans s'avançaient en foule sur les postes les plus faibles, trompant les uns par des promesses ou des nouvelles alarmantes, surprenant les autres à la faveur de l'habit de garde national dont quelques uns d'entre eux étaient revêtus, tandis que leurs agens les plus alertes tendaient de séduire les hommes de garde dans les lieux où leurs masses n'avaient pu parvenir encore. Ils se sont emparés de vive force de quelques postes où ces moyens ont échoué; ainsi, rue Mauconseil, à la Galiote, à la place Maubert, etc., la petite poudrière de la barrière des Deux-

Moulins est tombée en leur pouvoir ; ils ont occupé ou bloqué les postes des barrières de la rive droite jusqu'à celle de Montmartre inclusivement. Par cette manœuvre leurs premiers progrès furent rapides ; ils avancèrent dans l'intérieur de Paris jusqu'à la place des Victoires, menacèrent la Banque, l'hôtel des Postes, la caserne des Petits-Pères. Les chefs de corps de la garnison avaient alors reçu l'ordre de faire rentrer les postes trop peu nombreux pour offrir une résistance sur laquelle on pût compter. Les rues du Temple, Saint-Martin, Saint-Denis, Montmartre, des Fossés-Montmartre, du Petit-Reposoir, étaient coupées de barricades. Sur la rive gauche, la sédition, sans avoir pu chasser le 2<sup>e</sup> dragons de la Halle aux Vins, l'avait dépassée et s'avança vers la place Maubert, où le poste de garde municipale fut en partie égorgé. Les deux escadrons du 1<sup>er</sup> carabiniers, occupés à dissiper quelques attroupemens près du Panthéon, apprirent que la cavalerie municipale était repoussée du pont d'Austerlitz ; ils marchèrent à sa rencontre. Ils firent mine de charger un attroupement considérable qui la poussait dans la direction de la barrière d'Enfer, et cette démonstration suffit pour dissiper la foule.

A ce moment les troupes étaient réunies, tous les moyens de douceur et de patience avaient été épuisés ; des agressions coupables avaient, sur tous les points, motivé et nécessité l'emploi des armes : favorisée par la prudence prescrite aux troupes, la sédition avait grandi et occupé une partie de la capitale. Mais le rappel battait de tous côtés, la garde nationale se réunissait à la garnison, la résistance s'organisait, le terme des succès de l'émeute était arrivé.

Dans la soirée, la batterie de l'École Militaire fut appelée au Carrousel, un bataillon du 12<sup>e</sup> léger reçut l'ordre de se rendre de Saint-Denis à Vincennes pour escorter deux batteries et des munitions qui arrivèrent le 6 au matin. Le 14<sup>e</sup> léger, envoyé de Courbevoie à Saint-Cloud et devenu



inutile sur ce point par l'arrivée du Roi dans Paris, se dirigeait aussi sur la capitale où il entra le 6 à la pointe du jour.

Les choses en étaient à ce point quand les factieux, fiers du désarmement de petits postes, se présentèrent à Sainte-Pélagie et à la Préfecture de Police, à plusieurs reprises, mais leurs tentatives furent repoussées sur ces deux points.

A six heures, le premier bataillon du 3<sup>e</sup> léger et un détachement de la sixième légion reçurent l'ordre de gagner le boulevard et de le balayer en entier en renversant tous les obstacles. A huit heures, l'ordre était exécuté. Ce détachement avait rencontré, à la porte Saint-Martin, deux escadrons de carabiniers qui, après une longue reconnaissance dans la rue Saint-Denis, travaillaient péniblement à détruire une barricade au boulevard Saint-Martin. Toutes ces troupes étaient en communication avec le général Schramm, établi à l'extrémité de la rue de Cléry, avec quatre compagnies du 16<sup>e</sup> de ligne. Le poste du Château d'Eau (sixième légion) était dégagé et raffermi. Les insurgés vinrent en force de la Bastille; mais le feu bien nourri qui répondit au leur, les força à la retraite et leur imposa silence. La nuit, la fatigue, le manque de munitions, empêchèrent de les poursuivre plus loin. A dix heures, une légion, arrivant avec deux compagnies du 16<sup>e</sup>, fut attaquée assez vivement rue de Lancry par une troupe qui, sans doute, avait voulu tourner la position du boulevard du Temple; mais l'attaque fut facilement repoussée, et à une heure du matin la troupe reçut l'ordre de rentrer.

Au moment même où commençait cette attaque (six heures du soir), un escadron du 2<sup>e</sup> dragons dégageait la Banque, fortement compromise, balayait la place des Victoires et refoulait les séditieux dans les rues du Mail et du Petit-Reposoir. Quatre compagnies, sous les ordres de M. Delessert, maréchal-de-camp de la garde nationale, occupaient les Petits-Pères, et quatre autres aux ordres du chef de bataillon Roguet du 14<sup>e</sup> léger,

s'établissaient à l'hôtel des Postes après deux petits engagemens sur la place des Victoires et au coin de la rue Montmartre. Cette troupe et celle de M. Delessert ont assuré le départ des courriers.

Telles étaient les positions de nos troupes et des rebelles quand il fut résolu, au milieu de la nuit, de détruire les barricades des rues Saint-Martin et aboutissantes, de la rue Saint-Denis et de la rue du Temple. Cette opération fut exécutée par quatre cents hommes du 16<sup>e</sup> de ligne, rue Saint-Denis; quatre cents du 25<sup>e</sup> rue Saint-Martin, et enfin cent cinquante du 38<sup>e</sup> avec trois cents gardes nationaux dans la rue du Temple, pendant que trois cents hommes du 1<sup>er</sup> de ligne et quatre cents hommes de garde nationale se portaient sur le boulevard pour fermer le passage aux rebelles qui allaient être chassés des rues. L'ensemble de ces mouvemens commencés à trois heures du matin, à cinq heures avait reçu son exécution, et les séditeux étaient refoulés d'un côté, à la place de la Bastille et dans le faubourg Saint-Antoine, entourés, de l'autre, dans les rues Aubry-le-Boucher, Saint-Merry, Saint-Martin, Planche-Mibray, des Arcis et dans quelques maisons donnant sur le Quai, depuis le Châtelet jusqu'à la place de Grève. A six heures, l'artillerie de Vincennes était dans la place Louis XV, deux bataillons du 14<sup>e</sup> arrivaient de Saint-Cloud et furent suivis du 42<sup>e</sup> de ligne, du 5<sup>e</sup> lanciers, du 2<sup>e</sup> carabiniers, 1<sup>er</sup> de cuirassiers et trois batteries de Versailles.

A sept heures du matin, l'ordre fut donné d'enlever les barricades de la Bastille et du faubourg Saint-Antoine. Cette expédition fut confiée au général Schramm. Pour la mettre à fin, marchèrent contre le même point à la fois trois colonnes. Un bataillon du 3<sup>e</sup> léger et un demi-bataillon de la banlieue par la rue Saint-Antoine; un bataillon du 12<sup>e</sup> léger, l'artillerie et un demi-bataillon de banlieue par la Vieille rue du Temple et celle des Filles du Calvaire; enfin un bataillon du 16<sup>e</sup> de ligne et deux escadrons du 2<sup>e</sup> dragons, pour compléter le succès, par la rue Saint-Antoine et le

boulevard Bourdon. Deux barricades fermaient la place, l'une de l'Éléphant au canal, l'autre à l'entrée du faubourg Saint-Antoine. Elles furent enlevées à la baïonnette par la colonne du 3<sup>e</sup> léger et de la banlieue; l'entrée du faubourg fut emportée de même; le canon ouvrit une maison de laquelle tirait un capitaine de garde nationale. Le bataillon du 3<sup>e</sup> léger poussa jusqu'à la barrière du Trône; le bataillon du 38<sup>e</sup> avança dans la rue de Charenton jusqu'aux Orphelins, et de là vint, par sa gauche, rejoindre la rue du Faubourg Saint-Antoine, pendant que le 12<sup>e</sup> léger, resté sur la place avec les dragons et la banlieue, fermaient le passage et recevaient des actions de grâces des habitants délivrés et rassurés.

Le 5<sup>e</sup> lanciers, dès son arrivée à Paris, avait été envoyé à la Bastille par le boulevard. Il rencontra à la porte Saint-Martin une barricade bien gardée, qui fut attaquée vigoureusement et bientôt dégarnie de défenseurs par les lanciers et le feu bien nourri d'un peloton de garde nationale débouchant de la rue Saint-Martin. Ces lanciers poursuivirent leur chemin, et vinrent se mettre sous les ordres de M. le général Lawoestine, à la Bastille. Vers quatre heures, ils regagnèrent les Champs-Élysées pour y bivouaquer. Au milieu du jour, on tenta de faire des barricades vers le pont d'Austerlitz. Les dragons les détruisirent, et une partie du 38<sup>e</sup> fut chargée de veiller sur ce point. Enfin à cinq heures, quand tout paraissait calme, quand les barricades de Saint-Merry étaient tombées, le 1<sup>er</sup> bataillon du 12<sup>e</sup> léger fut atteint par une décharge partie d'une des premières maisons du faubourg. La maison fut fouillée, des assassins saisis, et la journée terminée sur ce point.

Après la chute des barricades de la Bastille, restaient la position de Saint-Merry, la rue Aubry-le-Boucher, celle des Arcis, celle de Planche-Mibray, fortement barricadées et défendues avec désespoir; quelques maisons voisines du quai étaient aussi occupées, et faisaient feu vers le pont Notre-Dame. Dès le matin, les troupes envoyées vers la Bastille y avaient lancé

quelques compagnies d'élite, qui poussèrent jusqu'à la rue aux Ours, et se réunirent à la place de Grève. Un bataillon du 12<sup>e</sup> léger, destiné à occuper le faubourg Saint-Antoine avec d'autres troupes mises sous les ordres du général Tiburce Sébastiani, appelé à secourir des gardes municipaux compromis, fut engagé à ce point sous un feu assez vif, et passa de là sur la place de Grève, où il resta en position. Enfin à trois heures un bataillon du 38<sup>e</sup>, un du 1<sup>er</sup> de ligne et un du 42<sup>e</sup>, avec deux pièces d'artillerie et plusieurs bataillons de la garde nationale, sous les ordres du général Leydet, combinant leurs efforts, parvinrent à enlever ce dernier rempart de la révolte. C'est dans cette circonstance que le colonel du 42<sup>e</sup> a été blessé.

M. le général Leydet, lui douzième, à cheval, avait parcouru, sous le feu, toutes les rues environnantes, et assuré, par cette reconnaissance hardie, le succès de son attaque.

Dès ce moment, la tranquillité fut rétablie dans Paris; le lendemain, toute la population avait repris ses habitudes, quelques régimens étaient retournés dans leurs garnisons; et ceux de Paris, secondés par des troupes nouvellement arrivées, se reposaient dans leurs quartiers. Le 9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> cuirassiers avec le 3<sup>e</sup> chasseurs étaient arrivés de Meaux, Melun et Fontainebleau.

Dans cette lutte douloureuse, la garnison de Paris et la garde municipale ont vu tomber :

	OFFICIERS.	SOUS-OFFICIERS.	CAPORAUX.	TAMBOURS.	SOLDATS.	TOTAUX.
Tués.....	3	3	5	2	42	55
Blessés.....	18	27	12	3	180	240
Totaux...	21	30	17	5	222	295

Parmi les officiers blessés se trouvent le colonel et le lieutenant-colonel du 6<sup>e</sup> dragons; le chef d'escadron Cholet, du même régiment, a péri à la Bastille; le colonel du 42<sup>e</sup> a été blessé; le lieutenant-colonel Dulac, de la garde municipale, a été atteint de deux coups de pierre à la tête et mis hors de combat; le capitaine Daret, du 38<sup>e</sup>, a été tué à l'attaque de Saint-Merry; le capitaine Turpin, de la garde municipale, a été tué à la défense de Sainte-Pélagie.

Je me plais à rendre un haut témoignage de satisfaction à toutes les troupes qui ont pris part à l'action; le zèle et le courage n'ont manqué nulle part. L'artillerie, qu'il a fallu mettre en usage contre les barricades les plus puissantes, a été ce que l'artillerie est toujours, pleine de dévouement et de sang-froid. Sans avoir à rendre compte des opérations de la garde nationale, j'éprouve le besoin de citer particulièrement la 6<sup>e</sup> légion, qui a combattu sur le boulevard, dans la soirée du 5, avec une intrépidité surprenante, et le bataillon de banlieue, qui n'en a pas moins déployé à l'attaque des barricades de la Bastille. En général, cette troupe civique a rivalisé de courage avec l'armée de ligne; le plus touchant accord les réunissait, et a contribué, sans doute, à doubler l'énergie de nos soldats.

*Le Maréchal-de-Camp, commandant la place de Paris,*

D'ARRIULE.

## RAPPORT

A MONSIEUR LE MARÉCHAL COMMANDANT EN CHEF.

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

Chargé par vous de prendre le commandement des bataillons de la garde nationale de la banlieue qui devaient, avec les troupes sous les ordres du général Schramm, coopérer à l'enlèvement des barricades du faubourg Saint-Antoine; je partis du Carrousel avec cet officier-général, le 6 à six heures du matin; le colonel Feisthamel, qui venait de reconnaître les lieux, offrit de nous accompagner, ce qui fut accepté avec empressement.

Arrivés au bout de la rue Planche-Mibray, sur le quai, nous détruisîmes une barricade que les révoltés avaient abandonnée à notre approche; mais à cent pas plus loin dans cette rue on en voyait une seconde beaucoup plus forte et défendue par un grand nombre de ces rebelles. C'eût été une faute que de leur laisser ce moyen d'interrompre nos communications avec votre quartier-général; l'attaque fut donc décidée et exécutée immédiatement par une compagnie de voltigeurs, qui enleva cette seconde barricade avec bravoure et décision.

Cependant lorsqu'elle fut occupée, on vit qu'il y en avait plus loin une troisième, et une suite d'autres obstacles dont on ne pouvait s'emparer que par de longs efforts et en perdant un temps précieux pour la mission spéciale qui nous était confiée. La compagnie de voltigeurs fut donc ralliée, mais en arrivant sur la place de l'Hôtel-de-Ville, nous donnâmes connais-

sance au chef d'un bataillon de la ligne qui y était stationné, de la position occupée par les rebelles, en lui recommandant de les faire attaquer par les rues transversales, telles que celle de la Vieille-Place-aux-Veaux, celle de la Boucherie et autres parallèles, afin de maintenir au moins la liberté des communications.

Pendant la halte à l'Hôtel-de-Ville, de nouveaux renseignements arrivés des points que nous allions attaquer, convinquirent le général Schramm qu'il était nécessaire de réunir des forces plus considérables afin que le prompt succès de l'opération pût exercer une influence efficace sur toutes les opérations de la journée.

Le général Schramm chargea donc un officier de tâcher d'atteindre un bataillon qui, peu avant notre passage, avait longé les quais dans une autre direction; lui et moi étions en outre peiné et inquiet de ne pas voir arriver les cartouches que nous attendions et que le général Schramm avait très insuffisamment remplacées par une petite portion prélevée sur les gibernes de la ligne et fait distribuer au 5<sup>e</sup> bataillon de la deuxième légion de la banlieue. Sur l'invitation du général Schramm, je revins près de vous, Monsieur le Maréchal, solliciter un renfort de troupes et une abondante distribution de cartouches.

Vous me donnâtes deux nouveaux bataillons de la troisième légion de la banlieue et l'ordre de rallier un bataillon du 25<sup>e</sup> stationné sur la place du Châtelet. Mais quant aux cartouches, malgré la forte volonté que vous et le général chef d'état-major manifestâtes, je ne pus obtenir que l'assurance d'un envoi très prochain.

Je m'empressai cependant de mettre la colonne en route craignant que le renfort que je conduisais arrivât trop tard; ne trouvant plus le général Schramm sur la place de Grève, nous marchâmes aussi vite que possible en suivant les quais et la rue Saint-Antoine pour le rejoindre, mais quel-

que diligence que nous fîmes l'action était déjà engagée lorsque nous arrivâmes sur la place de la Bastille.

Le faubourg Saint-Antoine était défendu par une suite de barricades qui commençaient à l'entrée de la rue de la Roquette, dont les palissades de la fontaine de l'Éléphant étaient en quelque sorte la place d'armes, et qui se liaient à d'autres ouvrages défendant le boulevard Bourdon.

Le général Schramm fit attaquer par la troupe de ligne les parties les plus fortes de ce front, pendant que le 5<sup>e</sup> bataillon de la deuxième légion de la banlieue, ayant en tête le colonel Truelle, se portait sur les autres points fortifiés avec une telle vigueur qu'ils furent enlevés à la course. Les rebelles furent si vivement poursuivis qu'ils perdirent un grand nombre de tués et de blessés, tandis que les gardes nationaux qui les avaient attaqués avec tant d'audace n'eurent qu'un seul homme de blessé.

La brillante action de ce bataillon se passa sous les yeux d'un escadron du 6<sup>e</sup> de dragons, qui en témoigna son admiration en termes bien flatteurs pour nos braves.

Cependant les nombreux révoltés qui défendaient les autres barricades, attaqués par le général Schramm, résistaient à des feux de pelotons bien nourris et aux décharges de deux pièces de canon placées sur la partie la plus élevée de la route du canal.

Pendant ce temps, les deux bataillons de la troisième légion de la banlieue se désolaient de ne pouvoir, faute de cartouches, imiter la belle conduite de leurs camarades de la deuxième, en appuyant l'attaque de la troupe de ligne; vainement j'avais devant eux envoyé isolément tous les officiers d'état-major et même des gardes nationaux de la banlieue pour presser l'arrivée des munitions nécessaires; leurs plaintes et leurs clameurs n'en prenaient pas moins un caractère que la noblesse du motif pouvait à peine excuser, lorsque, grâce à l'impression qu'avait faite sur les dragons



le fait d'armes du bataillon de la deuxième légion, je parvins à obtenir du chef d'escadron qui les commandait de nous céder les cartouches qui garnissaient leurs gibernes et une partie de celles qu'ils envoyèrent chercher à leur caserne ; ils s'empressèrent de les donner à la garde nationale, « Assurés, » *dirent-ils*, du bon usage qu'elle allait en faire. » Je dois avouer que cet acte de confraternité du 6<sup>e</sup> de dragons m'a tiré d'une des positions les plus pénibles dans lesquelles un chef puisse se trouver.

Lorsque les troupes et la garde nationale eurent achevé de forcer les barricades, il restait à occuper les maisons desquelles on avait tiré sur nous, et notamment celle qui forme l'angle des rues de la Roquette et du Faubourg Saint-Antoine, dont le feu a continué avec un acharnement prolongé et n'a cessé qu'après plusieurs coups de boulets dirigés à très courte portée.

J'ai la douleur de vous annoncer, Monsieur le Maréchal, que cette maison est occupée par un sieur Pepin, *capitaine de la huitième légion*, qui est signalé comme l'un des plus acharnés rebelles, et qu'il a tué ou blessé sept ou huit hommes.

Cette maison et plusieurs autres ont été enfoncées, mais quelque activité que les soldats de ligne, les artilleurs et les gardes nationaux aient déployée, la localité a favorisé la fuite des nombreux révoltés. Ils se sont sauvés par les toits, les cours, les murailles, les appentis qui composent les îlots de maisons de cette partie du faubourg ; les barricades à peine forcées ne permettant pas de les faire poursuivre par la cavalerie, l'on n'a donc pu en arrêter qu'un très petit nombre ; cette impossibilité est d'autant plus à déplorer, que, d'après les rapports, l'on doit croire que ces misérables ont réussi à rejoindre leurs complices du quartier Saint-Martin et ont coopéré à leur résistance pendant le reste de la journée.

Je ne puis assez, Monsieur le Maréchal, vous exprimer l'estime que m'ont inspirée la bravoure et le sang-froid du général Schramm, dont les sages

dispositions et la vigueur ont enlevé une position difficile sur laquelle les rebelles avaient fondé leurs espérances les plus positives.

Mais j'éprouve surtout une vive satisfaction à vous rendre compte de l'extrême décision du 5<sup>e</sup> bataillon de la deuxième légion de la banlieue, qui lui mérite un des premiers rangs parmi les braves improvisés des journées des 5 et 6 juin.

Je n'arrêterai pas votre attention sur plusieurs faits particuliers, tels que l'arrestation de quelques coupables, et entre autres de gardes nationaux qui ont faussé leur ban en ayant l'infamie de faire feu sur leurs camarades; les tribunaux moins cléments que la garde nationale en feront justice.

Je termine en observant que l'enlèvement du faubourg Saint-Antoine n'a pas été le seul résultat de cette opération militaire : depuis deux jours les gardes nationaux de la huitième légion avaient fait de vains efforts pour se réunir, désarmés isolément aussitôt qu'ils se hasardaient hors de leur domicile, ils voyaient avec désespoir la révolte déshonorant leur territoire.

A peine les factieux furent-ils comprimés qu'ils purent se former, et dans la visite que le Roi leur a rendue peu d'heures après, il a pu juger de la loyauté et de l'énergie de leurs sentimens.

Aussitôt que la totalité du faubourg Saint-Antoine fut soumise, j'ai ramené les bataillons de la banlieue, qui étaient sous les armes depuis vingt-quatre heures et auxquels l'imminence du danger avait fait oublier leurs fatigues et des privations de tout genre.

Veuillez, Monsieur le Maréchal, recevoir l'assurance de mon respectueux dévouement,

*Le Maréchal-de-camp,*

TOURTON.

## **GARDE MUNICIPALE DE PARIS.**

---

# **RAPPORT GÉNÉRAL**

**DES 5 ET 6 JUIN 1832.**

M. le Préfet de police avait pris toutes les précautions nécessaires pour la surveillance du convoi du général Lamarque. Il avait donné l'ordre à toute l'infanterie et cavalerie de la garde municipale d'être sous les armes le 5 à dix heures du matin. Deux cents hommes d'infanterie et vingt-cinq chevaux viennent renforcer le poste de la Préfecture composé de cinquante hommes.

Le lieutenant-colonel Dulac, chargé d'observer le convoi, occupait avec cent chevaux et cent cinquante fantassins de la garde municipale les environs du Jardin des Plantes et toutes les issues qui pouvaient mener à la place du Panthéon. A quatre heures et demie du soir, le convoi débouche; plusieurs tentatives pour diriger le corps sur le Panthéon sont repoussées par l'énergie de M. Dulac. Mais bientôt le tumulte augmente, et les cris : *Vengeance, mort à Philippe, à bas le tyran, vive la république, aux armes!* se font entendre; des provocations les suivent de près; c'est en vain que MM. le lieutenant-colonel Ladvocat, qui, en costume bourgeois, suivait le convoi, Bruneau, chef de bataillon en retraite et Huguet, professeur agrégé, revêtus de leur uniforme de garde nationale, et plusieurs personnes honorables employaient tous les moyens de persuasion pour contenir les agitateurs; l'autorité est méconnue, et la force armée réduite à se défendre. Assaillie d'une grêle de pierres lancées de

très près, elle charge les furieux, les disperse, et reste maîtresse du convoi qu'elle escorte jusqu'à la barrière d'Enfer.

M. Hilmer, lieutenant, s'est distingué dans cette circonstance, en chargeant à propos dans un moment où le lieutenant-colonel Dulac se trouvait assailli par ces furieux. MM. les lieutenans Guyon et Duval ont montré aussi beaucoup de sang-froid et de courage. On cite le garde Figard, les maréchaux-des-logis Vion et Jonas, le brigadier Gilles et le garde Pierret, qui a franchi deux talus très élevés pour attaquer les rebelles dans un champ près la route, et les gardes Blazeix et Mahl, ce dernier grièvement blessé d'un coup de poignard sous le bras gauche.

M. Dulac a été blessé; il a été en cette circonstance toujours le même, énergique et courageux. M. le capitaine d'Hébrard, aussi blessé, s'est très bien conduit ainsi que le trompette Brice, les gardes Cauchy, Bénazet, François, qui ont été blessés. On cite également M. le commissaire de police Marudelondres, qui suivait le convoi, et a donné de grandes preuves de dévouement.

Des rapports font connaître à M. le Préfet de police que de graves événemens se passent du côté du pont d'Ansterlitz; il ordonne au colonel Feisthamel d'envoyer des forces sur Sainte-Pélagie. Déjà un renfort de trente hommes était placé depuis le matin. Le capitaine Turpin, avec cent hommes d'infanterie, quitte la Préfecture de police, et se met en route. A peine est-il arrivé, que M. le commissaire de police Benoît lui apprend qu'environ deux cents rebelles armés assiègent la caserne des vétérans près le Jardin du Roi; et que ces braves sont sans cartouches. A l'instant il se met en devoir de les secourir. Il dirige M. le lieutenant de Sénancourt, avec quarante hommes, par les rues du Battoir et Copeau; et, avec vingt-cinq hommes, il arrive par la rue d'Orléans, en débouchant dans celle du Jardin du Roi; le détachement essuie un feu meurtrier. La fusillade s'engage, et le brave capitaine est tué; le

garde Pilin , décoré pour un trait de bravoure en 1831 , est blessé grièvement.

Le sergent Gérin , qui avait pris le commandement en remplacement de M. Turpin , continue le feu , et marche sur les rebelles en même temps que M. de Sénancourt , qui arrive avec son détachement. Après quelque résistance , les rebelles sont mis en fuite et la caserne délivrée.

M. le capitaine des vétérans Gouvion était en bataille dans la cour de la caserne avec cinquante hommes , et cinq d'entre eux avaient été blessés par les rebelles qui tiraient sur lui à travers les croisées.

Craignant pour Sainte-Pélagie , M. de Sénancourt se replie , et les vétérans le suivent. Il y prend des dispositions militaires , fait garder toutes les rues , envoie des détachemens qui harcèlent les rebelles et détruisent les barricades au fur et à mesure qu'elles sont construites.

M. Calmon , lieutenant , pousse une reconnaissance sur le poste Maubert , et allait le secourir , lorsqu'on le prévient de l'attaque de la caserne des vétérans ; il retourne alors pour couvrir Sainte-Pélagie.

M. le commissaire de police Benoît a constamment accompagné la troupe , et a fait preuve de grand courage , ainsi que son secrétaire.

Le sergent Gérin a montré beaucoup de dévouement à l'instant de la mort de son brave capitaine.

Plusieurs rebelles ont été tués ou blessés , et une grande quantité faits prisonniers.

*Cinq heures un quart.* Le colonel Feisthamel apprend que des coups de fusil ont été tirés sur plusieurs points de Paris , et que plusieurs petits postes , surpris par la présence subite de l'ennemi ont été enlevés , et que les rebelles marchent sur la Préfecture de police pour délivrer les prisonniers de la Conciergerie. Il envoie secourir tous les postes qui sont à portée de la Préfecture de police.

Effectivement le poste de la place Maubert , commandé par le sergent

Audy , est attaqué par près de trois cents hommes, la plupart armés de fusils de chasse, pistolets et poignards; on le somme de rendre les armes, il répond *qu'il ne les rendra qu'à Louis-Philippe*. Alors le feu s'engage, et il soutient un combat long et opiniâtre. Sur onze hommes qu'il a sous ses ordres, les nommés Mazy, Lesay, Lepsâtre et Ladroix sont tués, le sergent et le caporal Galouzeau sont blessés, ainsi que les gardes Cosson et Blandin.

M. le capitaine Volbert, à la tête d'un peloton de cavalerie, est envoyé au secours de ce poste. Il charge les rebelles avec lesquels les gardes municipaux ont engagé une fusillade, et les réfofle au-delà de la montagne Sainte-Geneviève.

En ce moment M. le lieutenant Michaud, du 25<sup>e</sup> de ligne, qui se rendait avec quarante hommes à la caserne du Foin, n'hésite point à courir du côté de la fusillade; il apprend que la garde municipale est maltraitée, arrive au pas de charge sur la place par la rue des Lavandières et fait feu sur les insurgés. Ils ripostent avec vigueur; le capitaine Volbert de la garde municipale, les charge de nouveau avec une intrépidité sans exemple, mais bientôt il est blessé et son cheval tué; le sergent-major Lembla du 25<sup>e</sup> de ligne, le venge à l'instant en tuant son assassin. Le nommé Couseau, du 25<sup>e</sup> de ligne, et un de ses camarades sont blessés; les rebelles sont mis en fuite et poursuivis par la cavalerie; M. le lieutenant Hurtaux est envoyé au secours de ce détachement. Le capitaine Volbert, les blessés et le détachement du 25<sup>e</sup> de ligne rentrent à la Préfecture de Police. On cite, comme s'étant particulièrement distingués, le sergent-major Lembla, le fourrier Mazollier et le caporal Cliquot du 25<sup>e</sup> de ligne; le maréchal-des-logis Peter, le brigadier Leloup, et le garde municipal Gadel qui a eu son cheval tué, et qui, quoique démonté, a continué à se battre et a reçu quelques blessures légères d'un poignard.

Pendant cet intervalle, une foule nombreuse et furieuse revenait du con-

voi par la rue de la Bûcherie et débouchait sur le quai aux Fleurs. On lui barre le passage pour l'empêcher d'envahir et de serrer de près la Préfecture de Police : elle résiste. Le colonel fait sortir toute la troupe, et ordonne de saisir les meneurs et les porte-drapeaux. L'ordre est exécuté : le garde Lagravière se précipite avec une audace incroyable au milieu de la foule, et saisit un drapeau rouge ; bientôt les cinq autres drapeaux sont pris, et la foule mise en déroute. Le tambour Comelle se distingue dans cette circonstance.

Le chef de bataillon Charton qui avait succédé au colonel Dulac, rentre alors à la Préfecture avec les troupes d'escorte du convoi. Elles sont disposées de manière à garder toutes les rues et carrefours en avant de la Préfecture de Police et à maintenir les communications du Pont-Neuf et du pont Notre-Dame. Les braves du 25<sup>e</sup> de ligne, mis à la disposition du colonel, occupent également des postes avancés ; M. Michaud, lieutenant de ce régiment, est à l'entrée du Pont-Neuf, et M. Gouraud, sous-lieutenant, occupe le pont Saint-Michel. Le 4<sup>e</sup> bataillon de la onzième légion, qui s'assemble sur le quai des Augustins, sous le commandement de M. le chef de bataillon Dargère, a sa 3<sup>e</sup> compagnie placée comme grand'garde à la statue d'Henri IV. Ce bataillon lie ses opérations avec celles du 2<sup>e</sup> qui s'assemble à la place de la Sorbonne.

*Sept heures du soir.* Les insurgés se présentent sur toutes les issues dans la Cité, et établissent des barricades dans les petites rues en s'avancant vers la Préfecture. Ils sont maîtres du Châtelet, des quais de la Mégisserie et de Gèvres, assiègent le pont de l'Hôtel-Dieu, occupent sans entrave la rive gauche de la Seine, et font des démonstrations sur la rue de la Barillerie qui donne accès à la Préfecture par la Cour des Comptes. Le colonel donne l'ordre au commandant Charton de chasser les rebelles de la place du Châtelet.

M. le capitaine Lallement, avec trente-six hommes, traverse au pas de

course le Pont-au-Change, et en moins de vingt minutes enlève et détruit, sous le feu continu des rues adjacentes, les trois barricades improvisées sur le quai de la Ferraille à l'angle du pont, au coin de la rue Saint-Germain-l'Auxerrois et au débouché de la rue Saint-Denis.

M. le lieutenant Leglouet s'est fait remarquer, ainsi que le sergent Carlier, qui pénétra avec deux gardes dans les maisons n<sup>os</sup> 2, 4 et 6 de la rue Guérin-Boisseau, où s'étaient embusqués des rebelles, et ramena onze prisonniers.

Les barricades étant détruites, M. le lieutenant Méchin, à la tête d'un peloton de vingt-cinq chevaux, reçoit ordre de balayer le quai de la Ferraille, où on va piller une boutique d'armurier, et d'aller ensuite dans le faubourg Saint-Germain reconnaître les positions de la onzième légion de la garde nationale. Il charge les rebelles dans les rues aboutissant au Châtelet; le garde Naudier est blessé grièvement ainsi que trois chevaux. Cet officier revient par le quai et se dirige sur le faubourg Saint-Germain par le Pont-Neuf, pénètre dans la rue Dauphine, fait détruire une barricade, et disperse un rassemblement nombreux qui occupait ce quartier et le carrefour Bussy. Arrivé au carrefour de l'Odéon, il rencontre M. le colonel Boulay de la Meurthe à la tête de 3<sup>e</sup> bataillon de la onzième légion de la garde nationale qui fouille tout le quartier. Ces braves, comme ceux du 4<sup>e</sup> bataillon, brûlent d'envie d'en venir aux mains avec les rebelles. En revenant par la rue Dauphine, il fait de nouveau détruire la barricade de cette rue que déjà l'on reconstruit.

Le colonel instruit des excellens mouvemens de la onzième légion, est sans inquiétude sur les attaques qui peuvent être tentées du faubourg Saint-Germain sur la Préfecture de Police.

Pendant cette opération, M. le lieutenant Hilmer, avec vingt-cinq chevaux, reçoit ordre de charger les insurgés dans la rue Saint-Denis, et de pousser une reconnaissance jusqu'au marché des Innocens. Arrivé à la hauteur de la rue Mauconseil, il est obligé, pour revenir par cette rue, de



mettre pied à terre pour détruire une barricade sous le feu des rebelles, parmi lesquels figurent des gardes nationaux, notamment le caporal Saint de la cinquième légion, qui est fait prisonnier par les nommés Brunot et Debreine, gardes municipaux, et ramené à la Préfecture.

Pendant ce temps, les rebelles attaquent tous les postes isolés de la capitale.

Le garde à cheval Aubert, envoyé par M. le Préfet de police porter une lettre au commissaire de police de la rue Amelot, est tué rue de l'Égoût.

A la Bastille, le sergent Machelard est accosté par plusieurs individus revêtus de l'habit de garde national, qui lui font entendre qu'il ne doit point tirer sur le peuple s'il se présente; il leur ordonne de se retirer. Plusieurs rassemblemens menaçans s'avancent; on l'approche, on le serre de près; les cris de *Vive la république!* lui font connaître que l'insurrection est complète; enfin on se rue sur son poste; le garde Augé reçoit un coup de baïonnette, le garde Hérout un coup de sabre; alors le sergent Machelard, qui commande ce poste, ordonne le feu. Les rebelles ripostent; le garde Sattler est tué, et Provin blessé dangereusement. Les rebelles laissent quelques morts et quelques blessés qu'ils reviennent enlever quelques minutes après. Le sergent reçoit l'ordre de quitter le poste et de suivre le bataillon du 12<sup>e</sup> léger qui est sur la place. M. le commandant de ce bataillon s'empresse d'ordonner à sa compagnie de voltigeurs de protéger la retraite des gardes municipaux. C'est à l'énergie de ces braves militaires qu'ils sont redevables d'être échappés à la fureur des rebelles.

Le poste de la Lingerie, commandé par le sergent Touchet, composé de vingt et un hommes, est entouré et attaqué vivement. Une fusillade s'engage; le sergent est tué, ainsi que les gardes Leglannec et Gilles, et le caporal Monhien tombe blessé grièvement; Thomazy et quelques autres sont blessés légèrement; enfin, le poste est assailli et les gardes désarmés.

De là, les insurgés se rendent à la Halle au Blé, font d'abord entourer le

poste par des rebelles non armés, qui tout à coup sautent sur les hommes et les désarment.

Le poste du marché Saint-Martin est attaqué par une multitude nombreuse, et se défend à la baïonnette; le garde Mangeot est blessé grièvement, mais bientôt le poste est désarmé. Les gardes parviennent à gagner la mairie du sixième arrondissement, où on leur délivre d'autres armes, et ils font le service avec la garde nationale.

Celui des Blancs-Manteaux est investi; les quatre gardes et le caporal qui les commandent se défendent vaillamment, mais c'est en vain; Billet et Rogier sont blessés, et le poste est pris. Les gardes se replient sur la mairie du septième arrondissement, où la garde nationale les reçoit dans ses rangs.

Les postes des Théâtres sont les plus heureux. Ceux des boulevards se replient les uns sur les autres, et parviennent à regagner leurs casernes, mais ce n'est point sans combattre; le garde Alméras se distingue en se précipitant au milieu des rebelles qui avaient fait prisonnier le caporal Fauquet, et le délivre en perçant de sa baïonnette celui qui allait le tuer.

Les rebelles, un moment chassés des environs de la Préfecture, y reviennent bientôt, et, vers huit heures, le colonel apprend qu'ils s'obstinent à se retrancher dans la rue de la Juiverie et celles adjacentes. Il va reconnaître la position, et ordonne au capitaine Lallement d'enlever et détruire une barricade qui vient d'être établie près du petit pont de l'Hôtel-Dieu; elle est occupée par les insurgés qui menacent le poste de la ligne placé en cet endroit; ce poste, qui avait fait une résistance admirable, avait usé toutes ses cartouches. Le capitaine s'avance à son secours, et les rebelles, après avoir fait une première décharge, s'enfuient de l'autre côté du pont. Pendant que le capitaine Lallement se porte sur ce point par la rue de la Juiverie, le colonel envoie le sergent Guérin les tourner par le parvis Notre-Dame, et donne ordre à M. Gouraud, lieutenant du 25<sup>e</sup>, de s'avancer avec vingt-cinq hommes par le Marché-Neuf. Arrivé près du pont, cet officier

essuie une décharge où le nommé Cros est tué, et les nommés Laurence et Lion sont blessés. Il pénètre jusqu'au poste, à l'instant où le détachement de la garde municipale arrive par la rue de la Juiverie, chassant les rebelles devant lui, et détruisant la barricade établie à l'extrémité de cette rue. Le détachement du 25<sup>e</sup> s'établit au poste comme renfort, et continue son feu sur les rebelles, qui bientôt sont forcés de s'éloigner.

A peine le capitaine Lallement est-il rentré, que le colonel, voulant resserrer ses postes pour la nuit, lui donne l'ordre de retourner avec vingt-cinq hommes pour faire replier sur la Préfecture le détachement du 25<sup>e</sup>; mais pendant ce temps, M. Gouraud, ayant usé ses cartouches, en avait de lui-même senti la nécessité, et était revenu avec les hommes du poste s'adosser à la Morgue. Le capitaine Lallement qui ignore ce mouvement, s'avance avec confiance; mais, après le départ de M. le lieutenant Gouraud, les rebelles s'étaient emparés du poste, avaient relevé la barricade, et, lorsque le capitaine se présente, ~~une vive fusillade s'engage et lui met~~ sept hommes hors combat, dont quatre grièvement blessés, qui sont les nommés Liephtier, Clément, Comte et Normand (ce dernier a été amputé du bras droit le lendemain). On cite le sergent Billen comme ayant donné de grandes preuves de courage. La barricade est enlevée, mais les insurgés occupent le poste et tous ses environs. Le capitaine Lallement, qui n'avait que vingt-cinq hommes, fait ramasser ses blessés, et bat en retraite sur le quai aux Fleurs pour demander du renfort.

C'est dans cette affaire qu'un sergent de ville surnuméraire, le sieur Denis Vilgensofer, vêtu en bourgeois, a été victime de son dévouement, s'étant offert au colonel pour diriger le détachement dans les rues qu'il avait indiquées. Arrivé en présence des rebelles, il prend la course avec les gardes municipaux, désarme le premier qu'il trouve; mais bientôt il est pris lui-même pour un rebelle, et reçoit sept blessures; heureusement qu'un caporal le reconnaît et lui sauve la vie. Ce brave, auquel le colonel

exprime ses regrets, répond : *qu'il est seulement fâché d'être mis hors de combat, et de ne pouvoir plus donner de nouvelles preuves de dévouement à la France et au Roi.*

Ce fait n'est pas le seul qu'on puisse citer : ceux des sergens de ville qui peuvent se procurer des fusils combattent avec courage. M. le Préfet de police fait distribuer toutes les armes dont il peut disposer, et l'occasion seule manque à ces braves. D'autres prodiguent leurs soins aux blessés.

*Neuf heures et demie.* Le colonel fait partir un nouveau détachement, commandé par M. le lieutenant Tisserand, pour chasser les rebelles du petit pont de l'Hôtel-Dieu. Mais, pendant cet intervalle de temps, M. le lieutenant Raffenet, du 3<sup>e</sup> léger, apparaît sur le pont, attaque de son côté le poste, en chasse les rebelles, qui vont se réfugier dans une maison du voisinage où il fait seize prisonniers, qui sont plus tard amenés à la Préfecture de police par M. Raffenet, auquel le colonel témoigne son contentement de sa conduite courageuse.

Cette dernière affaire termine la soirée. Des patrouilles se succèdent dans tous les sens, et la garde municipale continue, pendant la nuit, d'occuper les postes des rues avancées de la Préfecture de police du côté de la Cité et du Châtelet. Les troupes sous les ordres du colonel à la Préfecture de police se composent, depuis le commencement de l'action, en tout de cinquante hommes du 25<sup>e</sup> de ligne, de trois cents gardes municipaux à pied et de cent à cheval.

M. le chef de bataillon Talabot, à la tête de son bataillon de la deuxième légion de la garde nationale de Paris, arrive à dix heures et demie du soir pour renforcer les postes de la Préfecture de police; il est accompagné de M. le capitaine Bertrand, qui commande cent hommes du 25<sup>e</sup> de ligne. M. Talabot est invité de relever les postes du Pont-Neuf et du pont Saint-Michel : on passe la nuit dans ces positions.

Le colonel ayant reçu ordre de commander une expédition du côté de

la place des Victoires et sur les boulevarts, laisse le commandement à M. le chef de bataillon Lardenois, qui, par son zèle et son activité, l'a si bien secondé pendant la journée du 5. Le colonel ne croit pas devoir mentionner dans ce Rapport les opérations de la nuit du 5 au 6 auxquelles il a eu l'honneur de prendre part, d'après les ordres de M. le Maréchal comte de Lobau, puisque ces opérations ont été l'objet de Rapports spéciaux.

---

## RAPPORT DU 6 JUIN 1832.

La journée du 6 est encore malheureusement marquée par des pertes pour la garde municipale.

Vers neuf heures du matin, M. le préfet de police apprend que les barricades se relèvent dans la rue Planche-Mibray, en face du pont Notre-Dame; il donne l'ordre de les enlever.

M. le capitaine Bailly est désigné pour l'exécution de cet ordre avec quatre-vingt-dix hommes d'infanterie, formant trois sections, commandées par les lieutenans Legay d'Arcy, Lafreté et Saillet. En moins d'un quart d'heure, il franchit et enlève les trois premières barricades, malgré la fusillade qui commence aussitôt sur ses derrières par les croisées et le feu meurtrier qu'il a à soutenir en face. Arrivé à la quatrième, située à la hauteur de la rue Aubry-le-Boucher, la défense est opiniâtre; le capitaine y use ses cartouches et détache le sergent Rossat avec quatre gardes pour en chercher d'autres. Mais la position n'est pas tenable, sans avoir de quoi répondre à un feu soutenu, car les insurgés, restant maîtres des maisons de derrière, reprennent courage en voyant le feu éteint. Force est donc à cette brave troupe de battre en retraite.

Ici, le colonel de la garde municipale se fait un devoir d'offrir au 12<sup>e</sup> régiment ses remerciements, pour l'appui et le concours qu'il a prêté à la garde municipale dans une situation si critique. Le colonel du 12<sup>e</sup> léger arrivait en ce moment par le quai, et se trouvait à la hauteur du pont au Change. Apprenant la position difficile du détachement de la garde municipale, il double le pas, arrive à son secours, et se porte de sa personne avec plusieurs compagnies pour protéger sa retraite. Son cheval est tué, et il a plusieurs sous-officiers et soldats tués ou blessés. C'est au dévouement de ce brave régiment que le détachement du capitaine Bailly doit de ne pas avoir essuyé de plus grandes pertes.

Ce capitaine a conduit cette expédition avec autant de résolution que de sang-froid; il a été puissamment secondé par ses officiers, notamment par MM. Lafreté et Legay d'Arcy, qui ont fait preuve de sang-froid. Les troupes ont montré dans cette circonstance une rare intrépidité. La garde municipale regrette la mort des gardes Lavrillière, Papillard, Béringer, Reibel et Schmitt, tués dans cette affaire. Les nommés Gudin, sergent; Billet, Girardin, Levailland, Sève, Barré, Sennegond, caporal; Hérera et Coquelet, gardes, sont blessés grièvement. Le dernier a été amputé de la cuisse droite quelques jours après. Quelques autres gardes sont blessés légèrement.

On cite comme s'étant particulièrement distingué le garde Hérera qui, blessé grièvement et laissé pour mort sur la place, se traîne derrière une borne d'où il use ses cartouches sur les révoltés; l'un d'eux eut cependant la générosité de le sauver et de lui faire donner les premiers soins.

Pendant que M. le capitaine Bailly agit sur la rue Saint-Martin, M. le major Miltgen marche pour appuyer avec deux pelotons de cavalerie, commandés par les lieutenants Hurtaux et Duval. Il se dirige au trot sur la rue Saint-Denis afin de prendre à revers les barricades de la rue Saint-Martin; mais arrivé à la rue Greneta, il lui est impossible de réaliser son

projet et de seconder l'attaque de front du capitaine Bailly, à cause du grand nombre de barricades qui le séparent de lui et qu'il ne peut franchir avec ses chevaux ; obligé de se replier, il revient sur ses pas, et est accueilli par quelques coups de fusil partis des croisées, dont un le blesse légèrement à la jambe. Le brigadier Dumont, les gardes Larcier, Frossard, Rollet, Goyeneche et Figard, Brice, trompette, et quelques autres ont été blessés ; un cheval est tué, et une douzaine blessés dans cette affaire.

Vers deux heures, les rebelles tentent un dernier effort pour s'approcher de la Préfecture de police par la rue de la Lanterne. Le détachement du 25<sup>e</sup> de ligne qui, depuis la nuit, était resté avec la garde municipale pour la seconder dans ses opérations, reçoit à deux heures de l'après-midi, mission du colonel Feisthamel de s'y rendre pour enlever des barricades que quelques obstinés veulent y établir. M. le capitaine Clapeyron chasse les rebelles au pas de charge. M. le lieutenant Cambier reçoit un coup de feu à la jambe en montant un des premiers à la barricade. D'autres militaires du 25<sup>e</sup>, dont on regrette de ne pouvoir citer les noms, sont blessés. Le sergent Bassompierre, le caporal Barizien, Mayet et Creté, fusiliers, se sont particulièrement distingués.

Pendant toute cette journée, la caserne Saint-Martin, sous les ordres de M. le lieutenant-colonel Roize, est obligée de se garder militairement et d'observer tout le quartier avoisinant. Elle a fait de nombreuses sorties, tant pour s'opposer à la construction des barricades que pour dissiper des rassemblements. Déjà la veille M. le lieutenant Sexe avait fait plusieurs sorties pour détruire les barricades rue des Marais, Saint-Laurent et des Vinaigriers. Le lendemain 6, ce même officier s'oppose à la construction d'une barricade que les rebelles élevaient près des boulevards, afin de forcer la troupe à passer sous la porte Saint-Martin, dont ils s'étaient emparés. Une fusillade s'engage, et le garde Daly est grièvement blessé. Un escadron de lanciers, attiré par le feu, charge les rebelles, et est assailli à coups de

pierres. Ces braves, aidés de la garde nationale, s'emparent à l'instant de ceux qui se trouvent sur la plate-forme du monument.

Le total des pertes de la garde municipale s'élève à quinze hommes tués, dont un capitaine; de cinquante-trois hommes blessés grièvement et cinquante-deux légèrement.

Si, pendant ces deux journées, la garde municipale a beaucoup souffert, elle a trouvé un grand soulagement dans les secours assidus et les soins touchans de MM. Auvity, chirurgien-major; Berton et Dupuis, aides-majors, dont le zèle est au-dessus de tout éloge.

Ainsi se termine la relation des faits relatifs à la garde municipale, heureuse de pouvoir prouver à la France que les braves qui la composent savent combattre et mourir pour la défense des institutions qu'elle s'est données, et du trône qui leur sert de garantie.

*Le Colonel commandant la Garde municipale,*

B. FEISTHAMEL.







